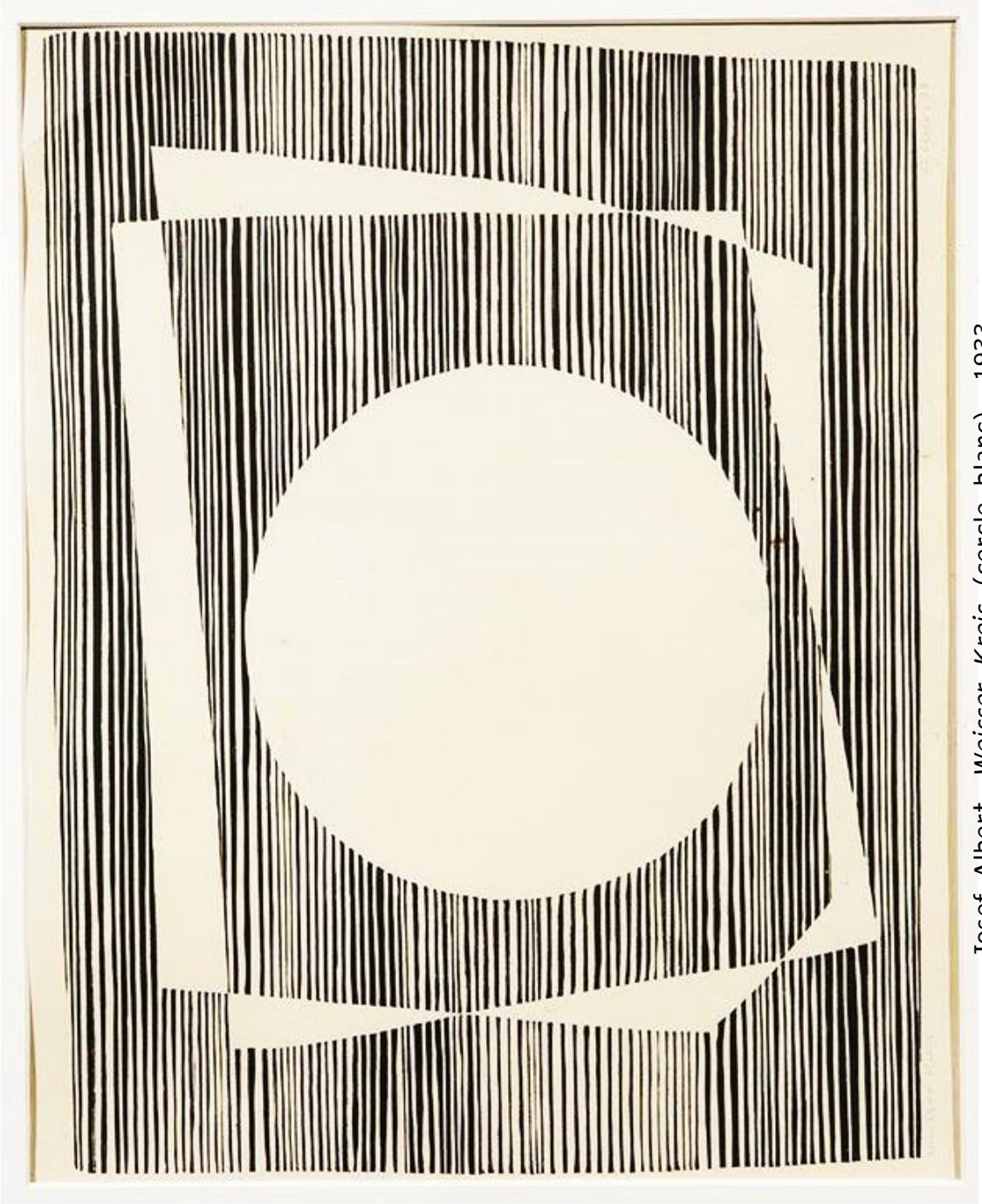
Poèmes



Josef Albert, *Weisser Kreis* (cercle blanc), 1933

choisis par Gonzague Jobbé-Duval pour la classe de CE2-CM1-CM2

Sommaire

α. trouve des mots qui soient des portes

β. les choses, les vivants

γ. un jeu

δ. je l'aime

ε. là-bas

ζ. les jours

η. dis à ton cœur

\+ dictionnaire

\+ c'est quoi la poésie ?

α

trouve des mots

qui soient

des portes

Ton poème

Marche,
N'arrête pas de marcher
D'ouvrir des portes
De soulever des pierres
De chercher dans les tiroirs de l'ombre
De creuser des puits dans la lumière

Cherche,
N'arrête pas de chercher
Les traces de l'oiseau dans l'air
L'écho dans le ravin
L'incendie dans les neiges de l'amandier

Tout l'ignoré
Le caché
L'inconnu
Le perdu

Cherche
Tu trouveras
Le mot et la couleur de ton poème

Jean-Pierre Siméon (1950-…)

La nuit respire, Cheyne, 1987

Je te donne ce poème

Je te donn**e** ce poème,
le mot arbre, le mot maison,

et sentier, ruch**e**, rivière,
mésang**e**, jardin, lumière,

lune et soleil, nuit et jour,
étoil**e**, sourire, amour,

le mot cœur, le mot caresse.

Je te donn**e** la promesse
de l'amitié du monde.

Jean Joubert (1928-2015)

L'Amitié des poètes, Hachette, 1994

Les mouettes

Je te donne trois mouettes
La pulpe d'un fruit
Le goût des jardins sur les choses
La verte étoile d'un étang
Le rire bleu de la barque
La froide racine du roseau
Je te donne trois mouettes
La pulpe d'un fruit
De l'aube entre les doigts
De l'ombre entre les tempes
Je te donne trois mouettes
Et le goût de l'oubli

Andrée Chédid (1920 - 2011)

Textes pour un poème, GLM, 1950

Caresser le mystère

Ton bonheur je l**e** sais
sera d'apprivoiser
les vergers immenses
et les vast**e**s collines
où la nuit s**e** repose

Tu pourras j**e** l**e** sais
commander à la mer
d'habiter ton jardin
et convaincr**e** l**e** vent
d**e** laisser sa colère
et décider les blés
à coucher leur lumière
dans ta haut**e** maison

Tu pourras tout cela
si tu sais caresser
l**e** mystère

Jean-Pierre Siméon

A l'Aube du buisson, Cheyne, 1985

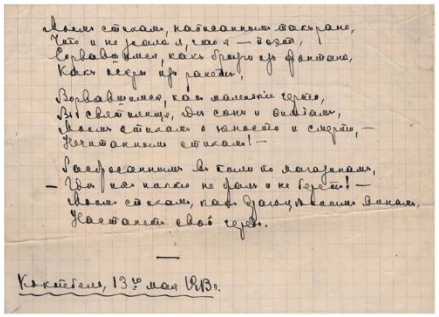
L'
intérieur de votre tête
n'est pas cette
MASSE
GRISE et BLANCHE
que l'on vous a dite
c'est un
PAYSAGE
de SOURCES et de BRANCHES
une
MAISON de FEU
mieux encore
la
VILLE MIRACULEUSE
qu'il vous plaira
d'INVENTER

Paul Nougé (1895-1967)

L'Expérience continue, L'Âge d'homme, 1967 (1926)

Poèmes à dire. Une anthologie de poésie contemporaine francophone, Gallimard / CNDP, 2002.

Моим стихам,
написанным так рано…



Моим стихам, написанным так рано,
Что и не знала я, что я — поэт,
Сорвавшимся, как брызги из фонтана,
Как искры из ракет,

Ворвавшимся, как маленькие черти,
В святилище, где сон и фимиам,
Моим стихам о юности и смерти,
— Нечитанным стихам!

Разбросанным в пыли по магазинам,
Где их никто не брал и не берёт,
Моим стихам, как драгоценным винам,
Настанет свой черёд.

De mes vers, écrits si tôt
Que je ne me savais pas poète,
Jaillis comme l'eau des fontaines,
Comme le feu des fusées,

S'engouffrant comme des diablotins
Dans le sanctuaire plein de rêves et d'encens,
De mes vers de jeunesse et de mort
— De mes vers jamais lus ! —

Jetés dans la poussière des librairies
(Où personne n'en veut ni n'en a voulu),
De mes vers, comme des vins précieux
Viendra le tour.

Koktebel, mai 1913.

Traduit du russe par Eve Malleret.
Marina Tsvétaïéva, *Le ciel brûle*, Poésie / Gallimard, 1999.

Mes vers tellement tôt écrits, au point
Que j'ignorai moi-même être un poète,
Détachés — étincelles ou embruns —
Des flots et des comètes,

Déchaînés — petits démons impatients —
Dans le temple du rêve et de l'encens,
Mes vers sur la jeunesse et sur la mort,
Mais jamais lus encore,

Dispersés sur les rayons poussiéreux
— Où nul n'a pris un seul livre à ce jour —,
Mes vers, ainsi que des vins précieux,
Auront aussi leur tour.

Traduit du russe par Henri Abril.
Marina Tsvétaïéva, *Les Poésies d'amour*
Circé, 2015

Mes premiers vers, écrits si tôt,
Que je ne me savais pas encore poète,
Jaillis comme éclaboussures d'une fontaine,
Étincelles d'une fusée,

Petits démons intrus, surgis
Au somnolent sanctuaire d'encens,
Ma poésie jeunesse et mort chantant,
Ma poésie que nul ne lit !

Dans la poussière des étalages éparpillée,
N'ayant servi, ne servant à personne,
Ma poésie comme vins de qualité
Saura attendre que son heure sonne.

Traduit du russe par Véronique Lossky.
Véronique Lossky, *Marina Tsvétaïéva, un itinéraire poétique*, Solin, 1992, p. 56.

Marina Tsvétaïéva (1892 - 1941)

Poème écrit en mai 1913, inséré en 1915 dans le recueil *Poésie de Jeunesse*, jamais publié de son vivant.

Poème n°9

Il y a sans doute encore bien des choses,
Qui veulent être chantées par ma voix :
Ce qui n'est pas dit gronde, sonore,
Ou taille dans le noir une pierre sous la terre,
Ou se fraie un chemin à travers la fumée.
Je n'en ai pas encore terminé
Avec le feu, avec le vent, avec l'eau…
Et c'est pourquoi mes somnolences
M'ouvrent soudain en grand des portes
Et m'entraînent derrière l'étoile du matin.

Anna Akhmatova (1889 – 1966)

"Numéro 9", extrait de *Les Secrets du métier*, traduit du russe par Sophie Benech, Éditions Interférences, 2015.

Mot-Macumba

le mot est père des saints
le mot est mère des saints
avec le mot *couresse* on peut traverser un fleuve
peuplé de caïmans
il m'arrive de dessiner un mot sur le sol
avec un mot frais on peut traverser le désert
d'une journée
il y a des mots bâton-de-nage pour écarter les squales
il y a des mots iguanes
il y a des mots subtils ce sont des mots phasmes
il y a des mots Shango
il m'arrive de nager de ruse sur le dos d'un mot dauphin

Aimé Césaire (1913-2008)

Moi, laminaire, Seuil, 1982. Cité dans : Colette Césaire, *Les Histoires merveilleuses de l'hippocampe. Poèmes d'Aymé Césaire pour les petits et pour les grands*, Seuil « jeunesse », 2023.

Les yeux fermés

Les yeux fermés, parle de l'intérieur.

Trouve des mots
qui soient des portes
derrière lesquelles
on écoute la mer raconter une histoire,
de ces portes qu'on pousse
au-dedans de soi.

A l'indicible source
puise des mots infusés de printemps
dédiés
à ce qu'il y a de plus frais
en chacun.
Garde la page inapaisée.

Gilles Baudry

Nulle autre lampe que la voix, Rougerie, 2006

Les poètes de sept ans

dans le grenier des maisons seules,
allongés au milieu
des pomm**es** éternelles,
ferm**e**nt les yeux pour voir
c**e** que voient les aveugles.

André Rochedy (1942-2006)

*

Aube bleue

Heureux celui qui
de l'aub**e** ne garde
au fond d**e** lui
qu'un peu d**e** bleu,
laissant glisser la lumière
sur l**e** monde
après l'avoir un instant
retenue dans ses yeux.

André Rochedy
Fils du soleil, l'arbre à paroles, 1991

Et soudain il a peur.

De son regard naissent

tant de merveilles.

- Si les mots ne pouvaient

les nommer ? -

Alors il s'enfonce

dans la forge éclatante

où il va marteler

une langue-soleil.

*

Pluie d'or

sur les mendiants de paroles

perdus dans l'arbre

des constellations.

André Rochedy (1942-2006)
Fils du soleil, l'arbre à paroles, 1991

Dans le leurre des mots

(extrait : Ô poésie !)

Et si demeure
Autre chose qu'un vent, un récif, une mer,
Je sais que tu seras, même de nuit,
L'ancre jetée, les pas titubant sur le sable,
Et le bois qu'on rassemble, et l'étincelle
Sous les branches mouillées, et, dans l'inquiète
Attente de la flamme qui hésite,
La première parole après le long silence,
Le premier feu à prendre au bas du monde mort.

Yves Bonnefoy (1923-2016)

Les planches courbes, Mercure de France, 2001

Le chat-livre

Un beau chat-livre est couché
en rond sur mon canapé,
l'œil mi-clos, l'allure sage,
le museau entre les pages.
Ce grand ami du sommeil
quand le soir, il se réveille,
mange une assiettée de mots,
boit de l'encre, fait le beau
et toute la nuit se promène
dans mes rêves à pas de loup.
Si je lui gratte le cou,
il me ronronne un poème.

Jean Joubert (1928-2015)

La Maison du poète, Pluie d'étoiles, 1999.

Le menuisier

J'ai vu l**e** menuisier
Tirer parti du bois.
J'ai vu l**e** menuisier
Comparer plusieurs planches.
J'ai vu l**e** menuisier
Caresser la plus belle.
J'ai vu l**e** menuisier
Approcher l**e** rabot.
J'ai vu l**e** menuisier
Donner la juste forme.
Tu chantais, menuisier,
En assemblant l'armoire.
Je gard**e** ton image
Avec l'odeur du bois.
Moi, j'assembl**e** des mots
Et c'est un peu pareil.

Eugène Guillevic (1907 - 1997)

Terre à bonheur, Seghers, 1952

les choses,

les vivants

Un marteau

Un marteau
Fait pour ma main,
Je te tiens bien,
Je me sens fort
De notre force.
Tu dors longtemps,
Tu sais le noir,
Tu as sa force.
Je te touche et te pèse,
Je te balance,
Je te chauffe au creux de ma main.
Je remonte avec toi
Dans le fer et le bois
Tu me ramènes,
Tu veux
T'essayer,
Tu veux frapper.

Guillevic (1907-1997)
Sphère, Gallimard, 1963

Le rocher

J'ai besoin d'être dur
Et durable avec toi,
Contre tout l'ennemi
Que ta surface arrête,
Besoin que nous soyons
Complices dans la veille
Et la nuit passera
Sans pouvoir nous réduire.

Guillevic (1907-1997)

Sphère, Gallimard, 1963.

Les merveilleux galets

Les merveilleux galets
dans l'eau transparente du torrent
voici qu'au creux de ma paume le vent
en les séchant en a déjà terni les couleurs
ainsi les choses que l'on veut saisir
parfois misérablement s'éteignent

Jean-Pierre Chambon (1953-...)

Tout-venant, Héros-limite, 2014

(Gérald Neveu)

les chaussures ? sous l**e** lit

le dentier ? dans l**e** verre

un pinson ? dans la cage

la bouteille ? plein**e** d'ombre

le secret ? dans la cave

le chemin ? sous la lune

la croix l**e** vent d'hiver

Jean-Claude Pirotte (1939 – 2014)

Passage des ombres, La Table ronde, 2008

un pré, trois arbres
vieux et penchés
un cheval blanc, près
de la maison blanche

que la vigne rougit
à droite un long toit rouille
surmonté d'un clocheton

dans l'air immobile on devine
le profil du mont Terri
frangé de brume grise
et d'autres arbres, des maisons
des lucarnes, des volets verts

et le couple de pies
habillées en dimanche
pour les jours de semaine
et la joie de l'instant

Jean-Claude Pirotte (1939 – 2014)

Ajoie, La Table ronde, 2012

« On verra bien »

Poireaux et pommes de terre et leurs gouttes d'eau
Posés sur l'évier
Elle est absente de la cuisine

La fenêtre est pleine de clarté
Elle a laissé le couteau
Elle s'est essuyée les mains ici

Ariane Dreyfus (1958 - ...)

Nous vous attendons, Castor astral, 2012

Quand je dis
Les pommes blanches
du plaisir

La table ronde du sommeil
Et le regard brisé des fontaines

Quand je parle de la neige aux chiens bleus
Ou de la nuit qui souffre
Du vagabond qui va
Une bougie d'ombres
Dans la main

Quand je nomme
Verger la patience
Raisin le goût des lèvres
Et jardin ton visage

Je me comprends.

Jean-Pierre Siméon (1950 - …)

Un Homme sans manteau, Cheyne, 1996

L'école

Dans notre ville, il y a
Des tours, des maisons par milliers,
Du béton, des blocs, des quartiers,
Et puis mon cœur, mon cœur qui bat
Tout bas.

Dans mon quartier, il y a
Des boulevards, des avenues,
Des places, des ronds-points, des rues
Et puis mon cœur, mon cœur qui bat
Tout bas.

Dans notre rue il y a
Des autos, des gens qui s'affolent,
Un grand magasin, une école
Et puis mon cœur, mon cœur qui bat
Tout bas.

Dans cette école, il y a
Des oiseaux qui chantent tout le jour
Dans les marronniers de la cour.
Mon cœur, mon cœur, mon cœur qui bat
Est là.

Jacques Charpentreau (1928 - 2016)
La Ville enchantée, Ecole des Loisirs GF, 1976

Conversation

(sur le pas de la porte, avec bonhomie)

Comment ça va sur la terre ?

- Ça va ça va, ça va bien.

Les petits chiens sont-ils prospères ?

- Mon Dieu oui merci bien.

Et les nuages ?

- Ça flotte.

Et les volcans ?

- Ça mijote.

Et les fleuves ?

- Ça s'écoule.

Et le temps ?

- Ça se déroule.

Et votre âme ?

- Elle est malade

le printemps était trop vert

elle a mangé trop de salade.

Jean Tardieu (1903 - 1995)

Monsieur Monsieur (1951)

Depuis l'enfance

Depuis l'enfance, je regarde mes pieds,
me demande si je les reconnais
ou
s'ils me sont des étrangers.
Je n'ai pas de réponse,
alors je les glisse dans des souliers.

Sylvie Durbec (1952-…)
Chaussures vides : Scarpa vuote (Extrait),
Les Carnets du Dessert de Lune, 2010.

Le ciel

[…]

5.

mais si j'ouvre grand mes yeux, si j'ouvre ma bouche et mes bras, si j'ouvre, le ciel entrera-t-il ? ce qui ne se voit pas peut-il entrer ? le sentirai-je ? m'emplirai-je ainsi du bleu du ciel ? du ciel et du bleu ? est-ce que je m'emplirai d'un ciel vide ou chargé de nuages ? est-ce que je m'emplirai de nuages ? de nuages blancs de nuages gris ou bleus ? m'emplirai-je de vide, du vide du ciel bleu à rester ainsi ? m'emplirai-je de l'absence du ciel ou d'un ciel que je ne vois pas ? deviendrai-je moi-même une part du ciel ?

Cosima Weiter (1973 - …)

Ici [disque audio], GMVL, 2013.

https://remue.net/Cosima-Weiter-Le-je-veux-sur-la-langue-Tout-Le-ciel

Dans l'arbre

T'es fou

Tire pas

C'est pas des corbeaux

C'est mes souliers

Je dors parfois dans les arbres

Paul Vincensini (1930 - 1985)

Le point mort, Guy Chambelland, 1969

Moi j'ai toujours peur du vent

Me voici

Mes poches

Bourrées de cailloux

Pour rester avec vous

Ne pas m'envoler dans les arbres

Paul Vincensini (1930 - 1985)

Toujours et Jamais, Culture et Pédagogie, 1982

Deux petits cailloux blancs :
cela suffit
pour une étincelle

André Rochedy
Des étoiles dans mon sac à pain, in *Au jardin des poèmes*, La petite maison de poésie, 2002

*

Rien, ni or ni argent, mais au creux de la main un galet fou de caresses.

André Rochedy
Les petites merveilles, l'arbre à paroles, 1999

*

Matin bleu. Les mains comme un nid pour la joie toute ronde.

André Rochedy
Les petites merveilles, l'arbre à paroles, 1999

*

Dans l'étang

une poignée d'étoiles.

Le ciel entier dans une larme.

André Rochedy (1942-2006)
Descendre au jardin, Cheyne, 1987

Le chat et le soleil

Le chat ouvrit les yeux,
Le soleil y entra.
Le chat ferma les yeux,
Le soleil y resta.

Voilà pourquoi, l**e** soir,
Quand l**e** chat s**e** réveille,
J'aperçois dans l**e** noir
Deux morceaux d**e** soleil.

Maurice Carême (1899 – 1978)

L'arlequin, Fernand Nathan, 1970

Deux énormes chenilles…

Deux énormes chenilles ont décidé
de prendre dorénavant leurs repas
dans mon jardin
elles dévorent en silence
mais avec application
les feuilles de l'ipomée qui résiste
inventant plus vite qu'à l'accoutumée
me semble-t-il
des feuilles si belles si tendres
que ses hôtes dévorent de plus belle.
Je regarde indécis ce combat depuis une semaine.
Qui dois-je priver du printemps ?
La fleur ou le papillon ?

Jean-Louis Troïanowski (1961 - …)

L'Arbre mime le vent pour plaire à ses feuilles, Pluie d'étoiles, 2006.

28 plumes

Petit gravelot

cisticole des joncs

bruant à tête rousse

bergeronnette printanière

chevalier gambette

accenteur à gorge noire

alouette lulu

bécasseau tacheté

circaète Jean-le-Blanc

érismature à tête blanche

fou masqué

gobemouche nain

grimpereau des bois

héron pourpré

hypolaïs obscure

inséparable de Fischer

locustelle fluviatile

marouette poussin

merle à plastron

mouette pygmée

océanite tempête

panure à moustache

paruline des ruisseaux

pic à dos blanc

pipit spioncelle

robin à flancs roux

rémiz penduline

sitelle torchepot

Thomas Vinau (1978 - ...)

Juste après la pluie, Alma, 2014

Insectes et fleurs

Hann**e**ton, fourmi, coccinelle,
Lis**e**ron, anis, asphodèle.

Papillon, perce-oreille, abeille,
Pissenlit, s**e**ringa, soleil.

Cigal**e**, bourdon, libellule,
Scabieus**e**, chardon, campanule.

Charançon, criquet, noct**u**elle,
Amarante, œillet, immortelle.

Guêp**e**, sauterell**e**, moustique,
Orchidée, garanc**e**, colchique.

Ainsi pénètr**e**nt dans la tête
D**e** l'enfant, comme un**e** chanson,
Les noms des fleurs et des insectes
Qu**e** l'été met à l'unisson.

Marc Alyn (1937 - ...)

L'Arche enchantée. Poèmes pour les enfants,
Les Editions Ouvrières, 1979.

L’albatros

Souvent, pour s’amuser, les hommes d’équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l’azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d’eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu’il est comique et laid !
L’un agace son bec avec un brûle-gueule,
L’autre mime, en boitant, l’infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l’archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l’empêchent de marcher.

Charles Baudelaire (1821 - 1867)

Les Fleurs du mal, 1859

L'oiseau qui s'efface

Celui-là, c'est dans le jour qu'il apparaît, dans le jour le plus blanc.
Oiseau.

Il bat de l'aile, il s'envole.
Il bat de l'aile, il s'efface.

Il bat de l'aile, il réapparaît.

Il se pose.
Et puis il n'est plus.
D'un battement il s'est effacé dans l'espace blanc.

Tel est mon oiseau familier, l'oiseau qui vient peupler le ciel de ma petite cour.
Peupler ?
On voit comment…

Mais je demeure sur place, contemplant, fasciné par son apparition, fasciné par sa disparition.

Henri Michaux (1899 - 1984)
La vie dans les plis, Gallimard, 1949

Le moineau franc

« Sacrebleu ! voilà l**e** soleil,
Dit l'oiseau dont la plum**e** pousse.
Il va sécher l'herbe et la mousse,
Et nous faire un mond**e** vermeil :
Il fait tout, c**e** roi sans pareil.

Sacr**e**bleu ! voilà l**e** soleil !
J**e** voudrais vivr**e** cent mille ans,
S'il avait cent mille ans à vivre,
Pour l**e** regarder et l**e** suivre,
Suspendu sur les blés brûlants ;
Quand même il pleuvrait des milans,
J**e** voudrais vivr**e** cent mille ans !
Les milans ! qu'ils vienn**ent** un peu !
J'en ai peur comm**e** d'un**e** paille .
J**e** m'en amuse et j**e** m'en raille,
Les pieds croisés devant mon feu.
Voici l**e** soleil, sacr**e**bleu ! [...] »

Marceline Desbordes-Valmore (1786 - 1859). Extrait.
Bouquets et prières, Dumont, 1843

Frimeur

Cerises

sont

parties

dans le bec

des oiseaux

Joseph Rouffanche (1922 – 2017)

En laisse d'infini, Rougerie éditeur, 2000

La bécasse…

Bécasse morte
accrochée
par un fil

rouge
passé
dans
le bec

contre
un vieux
mur

à
un
clou

Paul-Louis Rossi (1933 - …)

Cose Naturali (1978-1991), édité dans *Quand Anna murmurait. Anthologie des poésies*, Flammarion, 1999.

22.

Une dépouille de musaraigne d'eau

Ici rien à dire
ou à ajouter
lisez
seulement
le titre
au moins
une fois

Matthieu Messagier (1949 – 2021)

Les Grands Poèmes Faux, Flammarion, 2000

Le dormeur du Val

C'est un trou de verdure où chante une rivière,
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Arthur Rimbaud (1854-1891)

1870

Poème triste mais gai

à mon père

Ce fut comme si soudain
il avait mis son cœur
à l'envers

comme si
dans le verger de ses bras
le fruit de son cœur
soudain était tombé

J'ai vu la nuit prendre son épaule

Comme la vitre était noire !

Et puis
dans ma main
il a posé son souffle
comme un oiseau têtu

c'est cet oiseau aujourd'hui
qui chante dans ma main

Jean-Pierre Siméon
La nuit respire, Chêne, 1987.

Le couteau

Un couteau bien à soi
finement aiguisé
qu'on emmène
à la chasse à la pêche
et à table

qui sait couper le pain
vider l'anguille
et quand le facteur est passé
ouvrir une lettre
sans l'abimer

Ce couteau qu'on avait
dans sa poche autrefois
je me demande dans quel tiroir
il a rangé mon père.

Christophe Jubien (1964 - ...)

Une boîte à lettres vide coiffée d'une pomme de pin, éditions unicité, 2021

Le soleil tombe.

Un jour, il tombera du haut

de son existence

son haut pas très haut

(étoile

de petit rang).

Nous ?

Tombés

Avant lui.

En cette fin d'après-midi pourtant

c'est une jacinthe

que dans l'auto arrêtée sur la route, nous recevons en plein dans les yeux

ou la trace brillante d'un escargot sur une feuille

plus fortes

que la fin en marche.

Nous acceptons alors de vivre avec le provisoire.

Marie-Claire Bancquart (1932 – 2019)

Extrait de « Imprécatrice, non ! », *Terre énergumène*,
Le Castor Astral, 2009

Qu’on vive

*Je n’aim**e** pas la terre car on dit qu’on y meurt*
Mais j’aime ses éléphants ses oiseaux ses grands singes
Et ses tours sur elle-même tours autour du Soleil
Ses saisons ses châteaux ses âmes non sans défauts
Ses ânes ses coqs ses oies ses cailloux ses forêts
Ses jardins ses abeilles mais pardon j**e** radote
J’ai déjà dit c**e**la et puis qu**e** j’aime aussi
D**e** la Terre l’atmosphère
Le satellite changeant qui s’épell**e** la Lune
Influence l’océan l’humeur des coquelicots
Ses homm**e**s remplis d’eau auxquels j**e** n’entends goutte.

Valérie Rouzeau (1967 - …)

Extrait de « Qu’on vive », paru dans *Sens averse*,
Éditions de La Table ronde, 2018

Ils dansent...

Ils dansent les genoux fléchis

Ils dansent le buste légèrement penché vers l'avant

Ils dansent leurs chaussons blancs se soulèvent dans leurs sabots vernis noirs

Ils dansent

Ils dansent continûment

Ils tournent lentement sur eux-mêmes cependant qu'ils dansent

Ils dansent ils gardent le sourire

Ils dansent avec les jambes les pieds le corps ne tremble pas

Ils dansent en se touchant par l'épaule

Ils dansent en sorte que la danse de leur danse tourne sur elle-même

Ils n'avancent pas devant eux ils avancent en tournant

Ils dansent en montrant leur visage aux deux côtés de la rue

Ils dansent comme s'ils étaient la terre tournant au soleil ses saisons

Ils dansent et ils sourient

Ils dansent leur tête ronde de villageois rendue plus ronde par un bonnet blanc

Ils dansent ils dansent la danse de la terre fructifiante

Ils dansent ils font fructifier la danse par la danse

Ils dansent la multiplication des feuilles dansent le dépouillement des feuilles

Ils dansent la graine de la danse qu'ils sèment qu'ils replient en tournant

Ils dansent ils tournent ils entraînent le mouvement de tourner avec eux

Ils dansent l'imitation même de la danse qu'ils dansent

Ils dansent l'imitation ils redoublent redoublent la mesure de leur danse

Ils dansent ils répètent qu'ils dansent qu'ils ne disent rien d'autre en dansant

Ils dansent ils montrent par l'exemple qu'ils tournent comme la terre et le soleil

Ils dansent ils tournent à l'exemple de tout ce qui tourne autour d'eux

Ils dansent en rond sur eux-mêmes follement sagement leur folie est la danse

Ils dansent ils disent que tout sur terre dansera toujours avec la Terre

Ils dansent ils disent que la danse est Folie de qui tourne en rond avec soi

Ils dansent ils disent que Folie Sagesse dansent ensemble la même danse

Ils dansent ils dansent ils ne diront plus rien plus rien ils dansent ils dansent

Jacques Darras (1939 - …)

« Les Gilles de Binche » (extrait),
L'indiscipline de l'eau, Gallimard, 2016

Bienvenue

Dans la ferme rechampie
c'est un jour soleilleux
que l'on attend l'étranger.
Vêtu de drap noir et fin
et coiffé du chapeau haut
il va pousser la barrière
et dire amis me voici.
L'âne broutant le chardon bleu
la jument en robe sombre
le porc buveur de lait maigre
le chien au front étoilé
le chat sensible aux orages
devant lui seront les mêmes
qu'en la dure Antiquité.

Jean Follain (1903 – 1971)

Territoires, Gallimard, 1953

On s’inventait des devinettes…

On s’inventait des devinettes, les soirs
d’hiver. On se couchait tôt, mon frère et
moi, blottis sous un édredon ventru qu’on
choyait comme un animal familier. On riait

beaucoup avant de s’endormir, certains
que la nuit au toucher délicat délivrerait
des histoires dont on échangerait de
mystérieuses bribes, le matin, sur le chemin

de l’école. L’hiver, aussi, on tentait des feux
de papier dans la neige, non loin du clapier
aux lapins angoras. Il prenait mal, végétait,

mais parfois, comme une lame fugace, il
surgissait dans l’air froid, emportant
d’autres devinettes, d’autres bribes de rêves.

Richard Rognet (1942 - …)

Elégies pour le temps de vivre, Gallimard, 2012

Dans un coin vert de mon enfance

Dans un coin vert de mon enfance
il y a une paire de chaussettes
des forêts de lentilles
qui poussent dans une casserole
une soupe dans mon assiette
le livre des grands avec des paroles
les volets de la petite école

Dans un coin vert de mon enfance
il y a quelques promenades
Sur la route de Martrou
J'ai froid au nez et aux genoux
et un grand verre de limonade
avec des bulles et de la menthe
j'ai chaud aux pieds et sur la tempe
la langue qui pique comme un caillou

Jean-Hughes Malineau (1945-…)

Les couleurs de mon enfance, L'Ecole des loisirs, 1993

Le Corbeau et le Renard

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
« Et bonjour, Monsieur du Corbeau.
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois. »
A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie :
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, et dit : « Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »
Le corbeau honteux et confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Jean de La Fontaine (1621 – 1695)

Fables choisies, 1668

γ

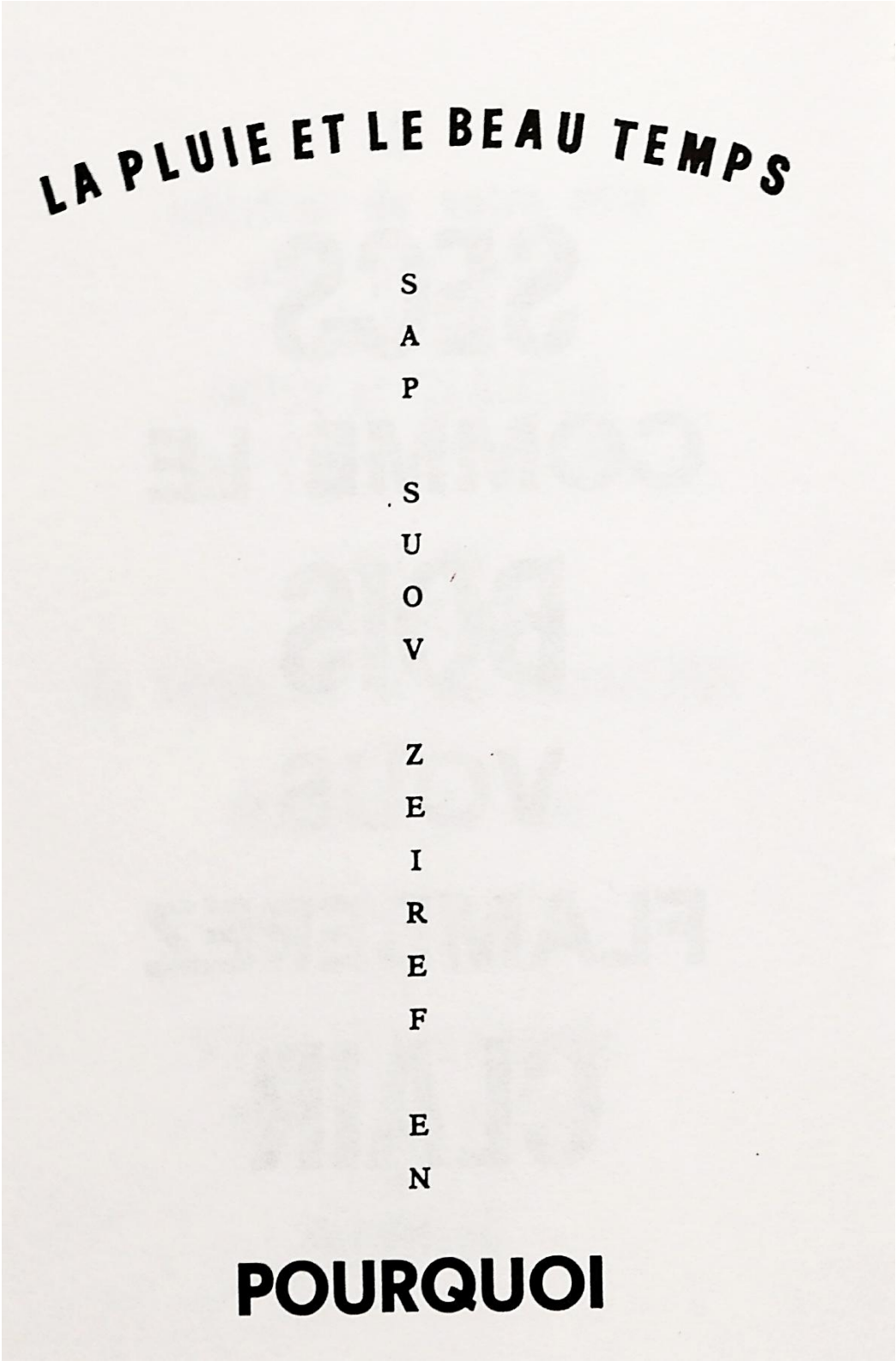
un jeu

Ma girafe et moi

Moi, ça m'est bien égal,
Ce qu'ils font.
J'ai un cheval dans ma poche
Et d'ailleurs c'est une girafe.
Alors, quand c'est à moi
Qu'on veut s'en prendre, hop là !
On est loin,
Ma girafe et moi.
Et eux
N'y comprennent rien.

Guillevic (1907-1997)

Autres, Gallimard, 1980



Paul Nougé (1895-1967)

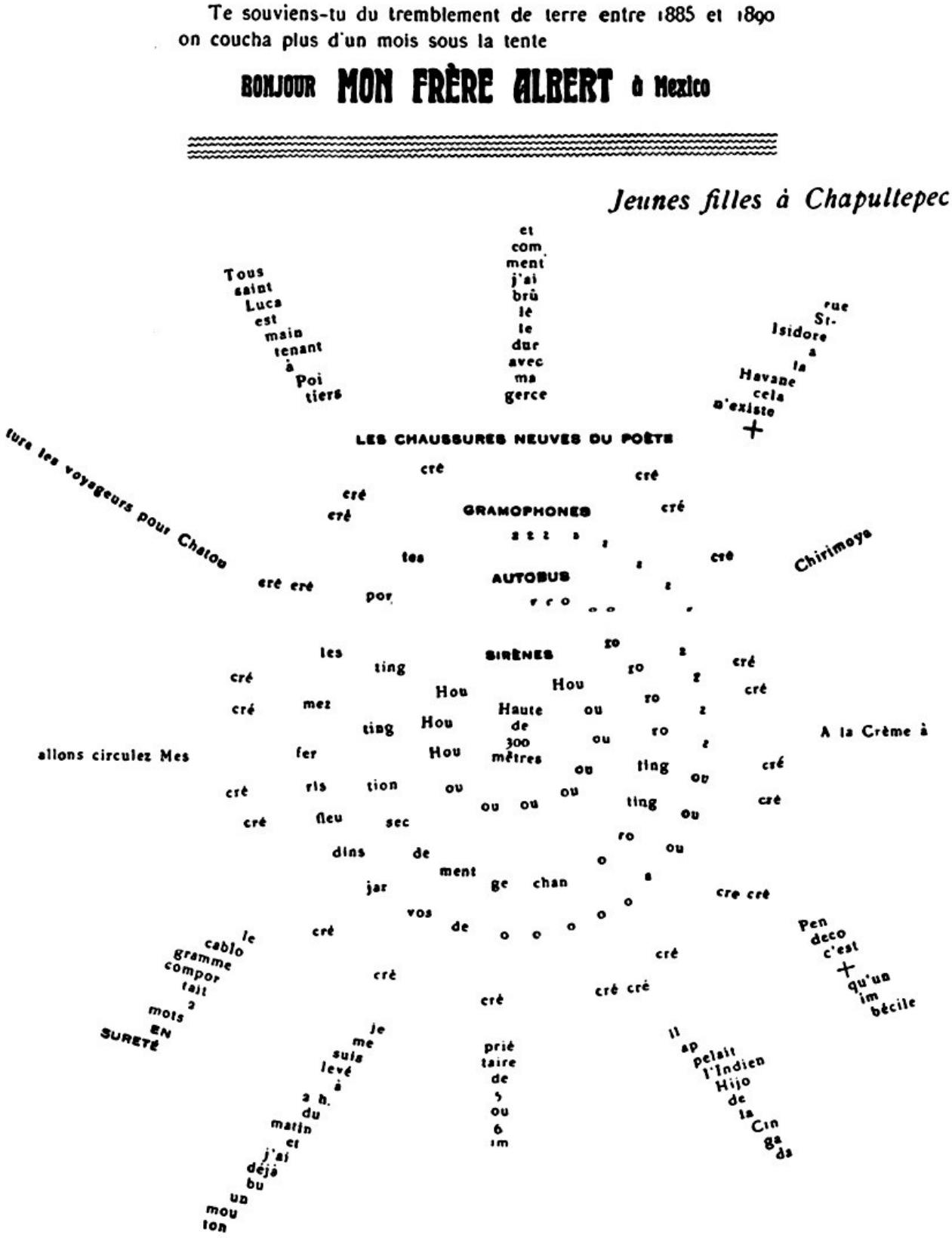
Fragments, Bruxelles, éditions Labor, 1983 (Tract de 1926)

Paul Nougé (1895-1967)

Fragments, Bruxelles, éditions Labor, 1983 (Tract de 1926)

Paul Nougé (1895-1967)

Fragments, Bruxelles, éditions Labor, 1983 (Tract de 1926)



Guillaume apollinaire (1880 – 1918)

Extrait de « Lettre-Océan », *Les soirées de Paris*, n° 25, 1914.
Recueilli dans *Calligrammes*, 1918

La petite fille

La petite fille
n'a que des amis :
des amis gens
des amis fleurs
des amies maisons
et des amimaux

Michel Monnereau (1948 - ...)
L'amitié des poètes, Hachette, 1994

Chouette

Petit chou dans les arbres
qui pousse un cri entre deux étoiles.

*

Couette

Cou d'enfant qui dépasse
des cheveux en dormant.

*

Epuisette

Bout de filet attaché au fil de l'eau
qui retient la fatigue des poissons.

*

Fée

On lui dit : fais ! Et elle le fait.
C'est aussi simple que ça avec elle.

David Dumortier (1967-...)

Cligne-musette : Poèmes diminutifs et gymnastiques,
Cheyne, 2008

Anagrammes

Par le jeu des anagrammes
Sans un**e** lettre de trop,
Tu découvr**e**s le sésame
Des mots qui font d'autres mots.

Me croiras-tu si j**e** m'écrie
Que tout**e** neige a du génie ?
Vas-tu prétendr**e** que j**e** triche
Si je chang**e** ton chien en niche ?

Me trait**e**ras-tu d**e** vantard
Si une harp**e** devient phare ?
Tout est permis en poésie.
Grâce aux mots, l'image est magie.

Pierre Coran (1934-…)

Jaffabules, Hachette, 1990

Le timide

Je ne sais com. je pour. vous di.
Comb. mon cœur est tout remp. de vous.
Je tremb., j'hési. et je bafou.
Je m'en rends comp. : je suis ridi.
Com. vous le dit. ? Je bred., je n'o.
Vous parl. de mon grand am. ; et pour.,
Vous m'écou… et je vous vois sour.
Car vous me com. à demi-mots.

Jacques Charpentreau (1928-2016)

Mon premier livre de poèmes pour rire : 200 poèmes amusants inédits, éditions ouvrières, 1986.

Je secouai le livre

Je secouai le livre comme une main mouillée :
Toutes les lettres tombèrent
Les majuscules en dernier.
Plus d'auteur, plus de titre et que des feuilles blanches
Où griffonner des forêts pour s'y promener le dimanche.
Le bel album d'images que je fis,
Avec au bord du nid des oiseaux jaunes
Qui n'étaient pas des canaris,
Des mouettes plutôt, des mouettes
Avec une aigrette, un bec de pélican.
L'oiseau qu'on veut sur une branche qu'on dessine
C'est celui qui chante à tue-tête, à tout venant.
Les rossignols en sont jaloux, ma foi...

Je secouai le livre une seconde fois :
Tous mes oiseaux qui s'envolèrent.
C'était l'automne. Un monsieur cueillait des girolles :
L'oncle Anatole avec sa chienne Fofolle.
Elle courait, voulait sortir du livre,
Mon oncle lui criait : « Viens manger l'omelette ! »

J’ai un peu dormi. Le livre est sur la tablette.
Il faudra balayer toutes ces lettres, les points et les
    virgules,
Les signes plus et moins, les accents, les majuscules
A demain pour d’autres forêts, d’autres oiseaux,
Des menhirs, des dolmens, des flûtes de roseaux.

Bernard Jourdan (1918 – 2003)

Mon premier livre de poèmes pour rire : 200 poèmes amusants inédits réunis par Jacques Charpentreau,
éditions ouvrières, 1986.

Mea culpa

C'est ma faute
C'est ma faute
C'est ma très grande faute d'orthographe
Voilà comment j'écris
Giraffe.

Jacques Prévert (1900 – 1977)

Histoires, Gallimard, 1946

Rondeau de l'orthographe

krégné lé phôtes d'ortografe,
ekoliés, je vouzen supli
fo pas troizèfes à giraffe
sachéle bien, un seul sufi

Jacques Roubaud (1932 - …)

Rondeaux : Poésies, Gallimard Jeunesse, 2009

Le bas

Les choses
qui tombent
les gens
qui partent
la
vie
va
vers
le
bas
il faut
se débrouiller
avec ça

Le fin mot

Petit singe
caché là
tout en bas
de l'histoire
je remonte
à la force
des bras
en m'accrochant
aux mots
qui tombent

Thomas Vinau (1978 - ...)

Juste après la pluie, Alma, 2014

Kilo de plumes

Le poids
d'un point
sur une feuille
0,000000 13 g

Thomas Vinau (1978 - …)

Juste après la pluie, Alma, 2014

La ville à l’envers

Un jour
ce serait comme un miracle

le roulis bercerait
les grands bâtiments
amarrés à la ville

aux carrefours
l’orange des feux
tomberait de nos mains

les sirènes d’usine
viendraient s’allonger
aux pierres des fontaines

très haut dans la nuit
on verrait
clignoter
les voitures

la ville ce serait
comme milliers de mûres
qui rougiraient nos lèvres

Jean-Pierre Siméon
La nuit respire, Chêne, 1987.

S i …

Si la sardine avait des ailes,
Si Gaston s'appelait Gisèle,
Si l'on pleurait lorsque l'on rit,
Si le pape habitait Paris,
Si l'on mourait avant de naître,
Si la porte était la fenêtre,
Si l'agneau dévorait le loup,
Si les Normands parlaient zoulou,
Si la Mer Noire était la Manche,
Et la Mer Rouge la Mer Blanche,
Si le monde était à l'envers,
Je marcherais les pieds en l'air,
Le jour je garderais la chambre,
J'irais à la plage en décembre,
Deux et un ne feraient plus trois…
Quel ennui ce monde à l'endroit !

Jean-Luc Moreau (1937-…)

L'arbre perché, Editions de l'atelier, 1989

Le Pélican

Le Capitaine Jonathan,
Etant âgé de dix-huit ans
Capture un jour un pélican
Dans une île d'Extrême-Orient,

Le pélican de Jonathan
Au matin, pond un œuf tout blanc
Et il en sort un pélican
Lui ressemblant étonnamment.

Et ce deuxième pélican
Pond, à son tour, un œuf tout blanc
D'où sort, inévitablement
Un autre, qui en fait autant.

Cela peut durer pendant très longtemps
Si l'on ne fait pas d'omelette avant.

Robert Desnos (1900 - 1945)

Chantefables et Chantefleurs, 1970 (1944)

La soupe de la sorcière

Dans son chaudron la sorcière
Avait mis quatre vipères
Quatre crapauds pustuleux
Quatre poils de barbe-bleue
Quatre rats, quatre souris
Quatre cruches d'eau croupie
Pour donner un peu de goût
Elle ajouta quatre clous
Sur le feu pendant quatre heures
Ça chauffait dans la vapeur
Elle tourne sa tambouille
Et touille et touille et ratatouille
Quand on put passer à table
Hélas c'était immangeable
La sorcière par malheur
Avait oublié le beurre

Jacques Charpentreau (1928 - 2016)
La Banane à la moutarde, 1986.

δ

je l’aime

Je l'aime

Je l'aime...
comme une graine aime la lumière
comme un champ aime le vent
comme un bateau aime la vague
comme un oiseau aime l'envol
Je l'aime...

Forough Farrokhzad (1935 - 1967)

Extrait de « Avec quelle main ? », *Œuvres complètes*, Lettres persanes, 2017. Traduit du persan (Iran) par Jalal Alavinia

Sous le pont Mirabeau

Sous le pont Mirabeau coul**e** la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souvienne
La joie venait toujours après la peine

*Vienn**e** la nuit sonn**e** l'heure*
*Les jours s'en vont j**e** demeure*

Les mains dans les mains restons face à face
Tandis que sous
Le pont de nos bras passe
Des éternels regards l'ond**e** si lasse

*Vienn**e** la nuit sonn**e** l'heure*
*Les jours s'en vont j**e** demeure*

L'amour s'en va comm**e** cette eau courante
L'amour s'en va
Comm**e** la vie est lente
Et comm**e** l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines
Ni temps passé
Ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Guillaume Apollinaire

Les Soirées de Paris, 1912 et *Alcool*, 1913

Chanson

Quand il est entré dans mon logis clos,
J'ourlais un drap lourd près de la fenêtre,
L'hiver dans les doigts, l'ombre sur le dos…
Sais-je depuis quand j'étais là sans être ?

Et je cousais, je cousais, je cousais…
- Mon cœur, qu'est-ce que tu faisais ?

Il m'a demandé des outils à nous.
Mes pieds ont couru, si vifs, dans la salle,
Qu'ils semblaient, – si gais, si légers, si doux, -
Deux petits oiseaux caressant la dalle.

De-ci, de-là, j'allais, j'allais, j'allais…
- Mon cœur, qu'est-ce que tu voulais ?

Il m'a demandé du beurre, du pain,
- Ma main en l'ouvrant caressait la huche –
Du cidre nouveau, j'allais et ma main
Caressait les bols, la table, la cruche.

Deux fois, dix fois, vingt fois je les touchais…

- Mon cœur, qu'est-ce que tu cherchais ?

Il m'a fait sur tout trente-six pourquoi.

J'ai parlé de tout, des poules, des chèvres,

Du froid et du chaud, des gens, et ma voix

En sortant de moi caressait mes lèvres…

Et je causais, je causais, je causais…

- Mon cœur, qu'est-ce que tu disais ?

Quand il est parti, pour finir l'ourlet

Que j'avais laissé, je me suis assise…

L'aiguille chantait, l'aiguille volait,

Mes doigts caressaient notre toile bise…

Et je cousais, je cousais, je cousais…

- Mon cœur, qu'est-ce que tu faisais ?

Marie Noël (1883 - 1967)

Les Chansons et les Heures, 1920

Chant de rouge-gorge

Au mois de mai j'avais le cœur si grand

Que pour l'emplir je me suis en allée

Cherchant l'amour sans savoir quelle allée,

Pour le rencontrer, quel chemin on prend…

Rouge-gorge, au fond du bois incolore,

Au bout des sentiers dont il te souvient,

Du printemps, sais-tu s'il en reste encore ?

L'hiver vient…

J'allais, j'allais. Où trouver de l'amour ?

Au bas de la côte ? Au faîte ? Derrière ?

Au fond du bois, au bout de la rivière ?

Ici, là-bas, à ce prochain détour ?…

Rouge-gorge, au fond du bois incolore,

Au bout des sentiers dont il te souvient,

De l'été, sais-tu s'il en reste encore ?

L'hiver vient…

Quand je le vis, je n'osai pas à temps

M'en approcher ou lui faire une avance ;

Je l'attendais ouvrant mon cœur immense…

Il n'est tombé qu'une goutte dedans…

Rouge-gorge, au fond du bois incolore,

Au bout des sentiers dont il te souvient,

Du soleil, sais-tu s'il en reste encore ?

L'hiver vient…

Est-ce là tout, cette goutte, est-ce tout ?

Je voudrais bien recommencer l'année,

La goutte d'eau qui m'était destinée,

Je voudrais bien la boire encore un coup…

Rouge-gorge, au fond du bois incolore,

Au bout des sentiers dont il te souvient,

Des feuilles, sais-tu s'il en reste encore ?

L'hiver vient…

Est-ce bien tout ?… Peut-être, dans un coin

Que j'oubliai, peut-être avant la neige,

Un peu d'amour encor le trouverai-je,

Peut-être ici, peut-être un peu plus loin…

Rouge-gorge, au fond du bois incolore,

Au bout des sentiers dont il te souvient,

Du bonheur, sais-tu s'il en reste encore ?

L'hiver vient…

Marie Noël (1883 - 1967)

Les Chansons et les Heures, Stock, 1920

Adieu

L'amour est libre il n'est jamais soumis au sort
O Lou l**e** mien est plus fort encor que la mort
Un cœur l**e** mien t**e** suit dans ton voyage au Nord

Lettr**e**s Envoie aussi des lettr**e**s ma chérie
On aime en recevoir dans notre artill**e**rie
Un**e** par jour au moins une au moins je t'en prie

Lent**e**ment la nuit noire est tombée à présent
On va rentrer après avoir acquis du zan
Un**e** deux trois A toi ma vie A toi mon sang

La nuit mon cœur la nuit est très douce et très blonde
O Lou l**e** ciel est pur aujourd'hui comme une onde
Un cœur l**e** mien t**e** suit jusqu**es** au bout du monde

L'heure est venue Adieu l'heur**e** de ton départ
On va rentrer Il est neuf heur**e**s moins l**e** quart
Un**e** deux trois Adieu de Nîm**e**s dans l**e** Gard

Nîmes, le 5 février 1915

Guillaume Apollinaire (1880-1918)

Poèmes à Lou, Gallimard «Poésie», 1969.

Vacances

Tiède est le vent
Chaud est le temps
Fraîche est ta peau
Doux, le moment

Blanc est le pain
Bleu est le ciel
Rouge est le vin
D'or est le miel

Odeurs de mer
Embruns, senteurs
Parfums de terre
D'algues, de fleurs

Gai est ton rire
Plaisant ton teint
Bons, les chemins
Pour nous conduire

Lumière sans voile
Jours à chanter
Millions d'étoiles
Nuits à danser

Légers, nos dires
Claires, nos voix
Lourd, le désir
Pesants, nos bras

Tiède est le vent
Chaud est le temps
Fraîche est ta peau
Doux le moment

Doux le moment…
Doux le moment…

Esther Granek (1927 - 2016)

Ballades et réflexions à ma façon, Saint-Germain-des-Prés, 1978

La fin du monde - Prendre corps

je te flore /

tu me faune /

je te peau / je te porte / et te fenêtre /

tu m'os / tu m'océan / tu m'audace / tu me météorite /

je te clé d'or / je t'extraordinaire / tu me paroxysme / tu me paroxysme / et me paradoxe / je te clavecin / tu me silencieusement / tu me miroir / je te montre / tu me mirage / tu m'oasis / tu m'oiseau / tu m'insecte / tu me cataracte / je te lune / tu me nuage / tu me marée haute / je te transparente / tu me pénombre / tu me translucide / tu me château vide / et me labyrinthe / tu me parallaxes / et me parabole / tu me debout / et couché / tu m'oblique / je t'équinoxe / je te poète / tu me danse / je te particulier / tu me perpendiculaire / et sous pente / tu me visible / tu me silhouette / tu m'infiniment / tu m'indivisible / tu m'ironie / je te fragile / je t'ardente / je te phonétiquement / tu me hiéroglyphe / tu m'espace / tu me cascade / je te cascade à mon tour / mais toi / tu me fluide / tu m'étoile filante / tu me volcanique / nous nous pulvérisable / nous nous scandaleusement / jour et nuit / nous nous aujourd'hui même / tu me tangente / je te concentrique / concentrique / tu me soluble / tu m'insoluble / en m'asphyxiant / et me libératrice / tu me pulsatrice / pulsatrice / tu me vertige / tu m'extase / tu me passionnément / tu m'absolu / je t'absente / tu m'absurde / je te marine / je te chevelure / [...]

Ghérasim Luca (1913 – 1994)

Paralipomènes, Le Soleil Noir, 1976 [Extrait qui trahit la mise-en-page d'origine.]

Ma bergère

Ma bergère est tendre et fidèle
Mais hélas, son amour n'égale pas le mien.
Elle aime son troupeau, sa houlette, et son chien
Et je ne saurais aimer qu'elle.

Michel Lambert (1610 - 1696)

(A écouter chanté par Léa Desandre)

Villanelle du tant aimé

J’aurai tant aimé
Le pain et le vin
Que s’est-il passé ?

Les fleurs de l’été
Au bord du chemin
J’aurai tant aimé

Danser et chanter
Sur un air de rien,
Que s’est-il passé ?

Le ciel étoilé
Tes yeux dans les miens
J’aurai tant aimé

Le vent dans les blés
Ton corps sous mes mains
Que s’est-il passé ?

L’amour, l’amitié
Le début, la fin,
J’aurai tant aimé.
Que s’est-il passé ?

Hervé Le Tellier (1957 - …)

J.-Y. Reuzeau (éd.), *La où dansent les éphémères. Anthologie*, Le Castor Astral, 2022.

La main de ma mère

Je prenais la main de ma mère
Pour la serrer dans les deux miennes
Comme l'on prend une lumière
Pour s'éclairer quand les nuits viennent.

Ses ongles étaient tout usés,
Sa peau quelquefois sombre et sèche.
Pourtant, je la tenais serrée
Comme on le fait sur une pêche.

Ma mère était toujours surprise
De me voir prendre ainsi sa main.
Elle me regardait, pensive,
Me demandant si j'avais faim.

Et, n'osant lui dire à quel point
Je l'aimais, je la laissais
Retirer doucement sa main
Pour me verser un bol de lait.

Maurice Carême

Maurice Carême (1899 - 1978)

ɛ

là-bas

L'étoile monte

dans le ciel paisible

comme un oiseau de joie.

Il faut partir,

les routes sont blanches,

le monde va s'ouvrir,

il suffit d'avancer.

André Rochedy
Fils du soleil, l'arbre à paroles, 1991

L’Invitation au Voyage

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D’aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n’est qu’ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l’ambre,

Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
À l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
– Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Charles Baudelaire
Les Fleurs du mal, 1857

Adieux de Jeanne

« Adieu, Meuse endormeuse et douce à mon
enfance,
Qui demeur**es** aux prés, où tu coul**e**s tout bas.
Meuse, adieu : j'ai déjà commencé ma partance
En des pays nouveaux où tu ne coul**e**s pas.

Voici que je m'en vais en des pays nouveaux :
Je ferai la bataille et pass**e**rai les fleuves ;
Je m'en vais m'essayer à de nouveaux travaux,
Je m'en vais commencer là-bas des tâch**e**s neuves.

Et pendant c**e** temps-là, Meuse ignorante et douce,
Tu coul**e**ras toujours, passante accoutumée,
Dans la vallée heureuse où l'herb**e** viv**e** pousse,

O Meuse inépuisable et que j'avais aimée.

[Un silence]

Tu coul**e**ras toujours dans l'heureus**e** vallée ;
Où tu coulais hier, tu coul**e**ras d**e**main.
Tu n**e** sauras jamais la bergère en allée,
Qui s'amusait, enfant, à creuser d**e** sa main
Des canaux dans la terre, – à jamais écroulés.

La bergèr**e** s'en va, délaissant les moutons,
Et la fileus**e** va, délaissant les fuseaux.
Voici qu**e** j**e** m'en vais loin de tes bonn**e**s eaux,
Voici qu**e** j**e** m'en vais bien loin d**e** nos maisons.

Meus**e** qui ne sais rien d**e** la souffrance humaine,
O Meuse inaltérable et douce à toute enfance,
O toi qui n**e** sais pas l'émoi d**e** la partance,
Toi qui pass**e**s toujours et qui n**e** pars jamais
O toi qui n**e** sais rien d**e** nos mensong**e**s faux,

O Meuse inaltérable, ô Meus**e** que j'aimais,

Quand reviendrai-je ici filer encor la laine ?
Quand verrai-je tes flots qui passent par chez nous ?
Quand nous reverrons-nous ? et nous reverrons-nous ?
Meuse que j'aime encore, ô ma Meuse que j'aime.

[Un assez long silence. Elle va voir si son oncle revient.]

O maison de mon père où j'ai filé la laine,
Où, les longs soirs d'hiver, assise au coin du feu,
J'écoutais les chansons de la vieille Lorraine,
Le temps est arrivé que je vous dise adieu.

Charles Péguy (1873 – 1914)

Le Porche du mystère de la deuxième vertu, « Jeanne d'Arc à Domrémy », 2ème partie, Acte III (fragments), 1897, Gallimard

À bâbord

Le port

Pas un bruit de machine pas un sifflet pas une sirène

Rien ne bouge on ne voit pas un homme

Aucune fumée monte aucun panache de vapeur

Insolation de tout un port

Il n'y a que le soleil cruel et la chaleur qui tombe du ciel et qui monte de l'eau la chaleur éblouissante

Rien ne bouge

Pourtant il y a là une ville de l'activité une industrie

Vingt-cinq cargos appartenant à dix nations sont à quai et chargent du café

Deux cents grues travaillent silencieusement

(A la lorgnette on distingue les sacs de café qui voyagent sur les trottoirs-roulants et les monte-charge continus

La ville est cachée derrière les hangars plats et les grands dépôts rectilignes en tôle ondulée)

Rien ne bouge

Nous attendons des heures

Personne ne vient

Aucune barque ne se détache de la rive

Notre paquebot a l'air de se fondre minute par minute et de couler lentement dans la chaleur épaisse de se gondoler et de couler à pic

Blaise Cendrars

Feuilles de route, I. Le Formose, Au Sans Pareil, 1924

Demain, dès l'aube...

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la
campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au-dehors, sans entendre aucun
bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et, quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

Victor Hugo *(1802-1885)*

Les Contemplations, 1856

Le départ

Adieu l'étang et toutes mes colombes
Dans leur tour et qui mirent gentiment
Leur soyeux plumage au col blanc qui tombe.
Adieu l'étang.

Adieu maison et ses toitures bleues
Où tant d'amis, dans toutes les saisons,
Pour nous revoir avaient fait tant de lieues.
Adieu maison.
[…]
Adieu vergers, les caveaux et les planches
Et sur l'étang notre bateau voilier,
Notre servante avec sa coiffe blanche.
Adieu vergers.

Adieu aussi mon fleuve clair ovale !
Adieu montagne ! Adieu arbres chéris !
C'est vous qui tous êtes ma capitale,
Et non Paris.

Max Jacob (1876-1944)
Le Laboratoire central, 1921

Le pays

C'est un petit pays qui se cache parmi
ses bois et ses collines ;
il est paisible, il va sa vie
sans se presser sous ses noyers ;
il a de beaux vergers et de beaux champs de blé,
des champs de trèfle et de luzerne,
roses et jaunes dans les prés,
par grands carrés mal arrangés ;
il monte vers les bois, il s'abandonne aux pentes
vers les vallons étroits où coulent des ruisseaux
et, la nuit, leurs musiques d'eau
sont là comme un autre silence.

Son ciel est dans les yeux de ses femmes,
la voix des fontaines dans leur voix ;
on garde de sa terre aux gros souliers qu'on a
pour s'en aller dans la campagne ;
on s'égare aux sentiers qui ne vont nulle part
et d'où le lac paraît, la montagne, les neiges
et le miroitement des vagues ;
et, quand on s'en revient, le village est blotti
autour de son église,
parmi l'espace d'ombre où hésite et retombe
la cloche inquiète du couvre-feu.

Charles-Ferdinand Ramuz (1878-1947). *Le Petit village*, 1904.

Je passais mes vacances

Je passais mes vacances
Devant un rosier blanc,
Rose au cœur de la France.
Rosier au cœur tremblant.

Une abeille s'y pose.
Les mésanges aussi.
Rose au cœur de la rose,
Fleur des jours sans souci.

Et puis la nuit s'y pose
- les étoiles aussi -
Noire au cœur de la rose
Et l'aube y pleure aussi.

Je passais mes vacances
Devant un rosier blanc.
Dans un pays de France
Dont je rêve souvent.

Maurice Fombeure (1906 -1981)

J’allais dans le verger

J’allais dans le verger où les framboises au soleil
chantent sous l’azur à cause des mouches à miel.
C’est d’un âge très jeune que je vous parle.
Près des montagnes je suis né, près des montagnes.
Et je sens bien maintenant que dans mon âme
il y a de la neige, des torrents couleur de givre
et de grands pics cassés où il y a des oiseaux
de proie qui planent dans un air qui rend ivre,
dans un vent qui fouette les neiges et les eaux.

Oui, je sens bien que je suis comme les montagnes.
Ma tristesse a la couleur des gentianes qui y croissent.
Je dus avoir, dans ma famille, des herborisateurs
naïfs, avec des boîtes couleur d’insecte vert,
qui, par les après-midi d’horrible chaleur,
s’enfonçaient dans l’ombre glacée des forêts,
à la recherche d’échantillons précieux
qu’ils n’eussent point échangés pour les vieux
trésors des magiciens des Bagdads merveilleuses

où les jets d'eau ont des fraîcheurs endormeuses.
Mon amour a la tendresse d'un arc-en-ciel
après une pluie d'avril où chante le soleil.
Pourquoi ai-je l'existence que j'ai ?... N'étais-je fait
pour vivre sur les sommets, dans l'éparpillement
de neige des troupeaux, avec un haut bâton,
à l'heure où on est grandi par la paix du jour qui
tombe ?

Francis Jammes (1868 – 1938)

De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir, 1897

4 poèmes d'Anna Akhmatova

J'ai demandé au coucou

Combien d'années je dois vivre...
Les cimes des pins tremblaient,
Un rayon jaune touchait l'herbe.
Mais dans le bois frais pas un bruit...
Je rentre chez moi,
Un vent tiède caresse
Mon front brûlant.

Plantain, 1921

Sorcellerie

Des portes de la prison,
Des marais, de plus loin que l'Okhta,
Par un chemin non foulé,
Par un pré non fauché,
Malgré la patrouille de nuit,
Aux sons du carillon de Pâques,
Sans invitation,
Sans préparation,
Viens dîner.

Avril *1936. Léningrad.*

Roseau, 1923-1940

Requiem (extrait)

1.

Ils t'ont emmené à l'aurore.
Je 'ai suivi comme on suit un cercueil.
Les enfants pleuraient dans la chambre sombre.
La cire du cierge coulait.
Sur tes lèvres le froid de l'icône.
La sueur de la mort sur le front...
Ne rien oublier !

3.

Non, ce n'est pas moi. C'est quelqu'un d'autre qui souffre.
Moi je ne pourrais pas souffrir autant.
Ce qui s'est passé, qu'un drap noir le recouvre,
Et qu'on emporte les lumières...
Nuit.

Roseau, 1923-1940

A mes vers (extrait)

J'accorde à tous le pardon,
Pour la résurrection du Christ,
Je baise au front ceux qui m'ont trahie.
Sur les lèvres celui qui ne m'a pas trahie.

(1958 ?)
"Suite de quatrains" dans *Course du temps*

Requiem…, traduit du russe par J.-L. Backès, *Poésie*/Gallimard, 2022.

Akhmatova (1889-1966) eut un fils emprisonné par les communistes et des proches exécutés. Elle apprit par cœur ses poèmes interdits.

Ce point sur la carte

Ce point sur la carte
Cette tache noire au centre de l'Europe
cette tache rouge
cette tache de feu cette tache de suie
cette tache de sang cette tache de cendres
pour des millions
un lieu sans nom.
De tous les pays d'Europe
de tous les points de l'horizon
les trains convergeaient
vers l'in-nommé
chargés de millions d'êtres
qui étaient versés là sans savoir où c'était
versés avec leur vie
avec leurs souvenirs
avec leurs petits maux
et leur grand étonnement
avec leur regard qui interrogeait
et qui n'y a vu que du feu,

qui ont brûlé là sans savoir où ils étaient.
Aujourd'hui on sait
Depuis quelques années on sait
On sait que ce point sur la carte
c'est Auschwitz
On sait cela
Et pour le reste on croit savoir.

Charlotte Delbo (1913 – 1985)

Auschwitz et après – II. Une connaissance inutile,
Editions de minuit, 1970.

Résistante communiste à l'occupation allemande durant la Deuxième guerre mondiale, Charlotte Delbo est arrêtée en 1942 par la police française avec son mari Georges Dudach qui sera fusillé. Elle est déportée au camp d'extermination d'Auschwitz (Pologne), à l'âge de 29 ans, dans un convoi de 230 prisonnières politiques françaises. Seules 49 survivront. A son retour en France elle écrit secrètement sur la déportation. 20 ans plus tard, elle publie *Aucun de nous ne reviendra*, le premier volet de la trilogie *Auschwitz et après*.

Lettre à des amis perdus

Vous étiez là je vous tenais
Comme un miroir entre mes mains
La vague et le soleil de juin
Ont englouti votre visage

Chaque jour je vous ai écrit
Je vous ai fait porter mes pages
Par des ramiers par des enfants
Mais aucun d'eux n'est revenu
Je continue à vous écrire

Tout le mois d'août s'est bien passé
Malgré les obus et les roses
Et j'ai traduit diverses choses
En langue bleue que vous savez

Maintenant j'ai peur de l'automne
Et des soirées d'hiver sans vous
Viendrez-vous pas au rendez-vous
Que cet ami perdu vous donne
En son pays du temps des loups

Venez donc car je vous appelle
Avec tous les mots d'autrefois
Sous mon épaule il fait bien froid
Et j'ai des trous noirs dans les ailes.

René-Guy Cadou

Pleine poitrine, 1946

Je me souviens du grand cheval

Je me souviens du grand cheval
Qui promenait tête et crinière
Comme une grappe de lumière
Dans la nuit du pays natal.
Qui me dira mon chien inquiet,
Ses coups de pattes dans la porte,
Lui qui prenait pour un gibier
Le tourbillon des feuilles mortes ?
Maintenant que j'habite en ville
Un paysage sans jardins,
Je songe à ces anciens matins
Tout parfumés de marguerites.

René Guy Cadou (1920-1951)

Les Amis d'enfance, Maison de la Culture de Bourges, 1965

Odeur des pluies de mon enfance

Odeur des pluies de mon enfance,
Derniers soleils de la saison !
À sept ans, comme il faisait bon,
Après d'ennuyeuses vacances
Se retrouver dans sa maison !
La vieille classe de mon père,
Pleine de guêpes écrasées
Sentait l'encre, le bois, la craie
Et ces merveilleuses poussières
Amassées par tout un été !
Ô temps charmants des brumes douces,
Des gibiers, des longs vols d'oiseaux,
Le vent souffle sous le préau,
Mais je tiens entre paume et pouce
Une rouge pomme à couteau !

René-Guy Cadou (1920-1951)

Les Amis d'enfance, Maison de la Culture de Bourges, 1965

Gravillons tout du long derrière et devant large
l'horizon qui fait les pieds le jour le beau

Ce ne sera pas du temps perdu ma peine d'amour

Et ce ne sera plus d'amour ma peine perdue

Je pars dérouler mes saisons sur de la bonne route
pure et dure

Je repars l'ombre dans le dos le soleil dans l'œil
l'idée claire

Valérie Rouzeau

Va où, Le Temps qu'il fait, 2002 (La Table ronde, 2022)

ج

les jours

Voilà
il y a eu un miracle
devant ma porte

un instant
un bref instant
dans le silence roux des vignes vierges
le temps s'est arrêté
je vous jure

le temps
s'est
arrêté

un instant
un bref instant
j'étais plus jeune que moi-même

Jean-Pierre Siméon

Un homme sans manteau, Cheyne éditeur, 1996

Chut !

Chut !
si nous
faisons du bruit
le temps
va recommencer

Paul Claudel (1868-1955)
Cent Phrases pour éventails, 1927

L’automne

L’automne
aussi
est une chose
qui
commence

Paul Claudel (1868-1955)

Cent Phrases pour éventails, 1927

Et maintenant

tu entres dans le matin
comme dans l'eau de la rivière.
L'herbe est encore nue,
un peuplier veille
ses paroles fragiles,
une colombe monte aux fontaines
à longs cris de douceur.

André Rochedy (1942-2006)
Le chant de l'oiseleur, Cheyne, 1993

*

Il n'y avait pas encore de flèches dans la nuit.

Les amis nous quittaient
Parlant d'abeilles et de clairières :
nous les guidions au bord de l'eau
avec nos lampes calmes.
Les jours s'éloignaient
Comme la barque du voyage.

André Rochedy (1942-2006)
Par le violet des roses, Cheyne, 1992

Le ciel est presque blanc

Le ciel est presque blanc.
Le pré sent la mélisse.
Le ruisseau passe.

Sur le coteau d'en face
campent les Assyriens.
On voit leurs feux.

On entend leurs chevaux
hennir. Ils les retiennent.

Sans doute ils ont des ordres.
Leur dieu ne peut pas tout.

Jean Grosjean (1912 - 2006)

Extrait de « Chants », *La Lueur des jours*, Gallimard, 1991

Je redresse une branche

Je redresse une branche
Qui s'est rompue. Les feuilles
Sont lourdes d'eau et d'ombre
Comme ce ciel, d'encore

Avant le jour. Ô terre,
Signes désaccordés, chemins épars,
Mais beauté, absolue beauté,
Beauté de fleuve,

Que ce monde demeure,
Malgré la mort !
Serrée contre la branche
L'olive grise.

[…]

Yves Bonnefoy (1923-2016)

« Que ce monde demeure ! I. Je redresse une branche », *La pluie d'été*, in *Les Planches courbes*, Mercure de France, 2001

Ô le calme jardin d'été où rien ne bouge

Ô le calme jardin d'été où rien ne bouge !
Sinon là-bas, vers le milieu
De l'étang clair et radieux,
Pareils à des langues de feu,
Des poissons rouges.
Ce sont nos souvenirs jouant en nos pensées
Calmes et apaisées
Et lucides - comme cette eau
De confiance et de repos.
Et l'eau s'éclaire et les poissons sautillent
Au brusque et merveilleux soleil,
Non loin des iris verts et des blanches coquilles
Et des pierres, immobiles
Autour des bords vermeils.
Et c'est doux de les voir aller, venir ainsi,
Dans la fraîcheur et la splendeur
Qui les effleure,
Sans crainte aucune et sans souci,
Qu'ils ramènent, du fond à la surface,
D'autres regrets que des regrets fugaces.

Émile Verhaeren (1855 – 1916)
Les heures d'après-midi, Merc. de F., 1922 (écrit : 1905)

Le vent se mit à bercer l'herbe

Le vent se mit à bercer l'herbe
Sur des airs orageux et bas,
Jetant une menace à la terre,
Une menace au ciel.
Les feuilles se défirent des arbres
Et voltigèrent alentour ;
Comme des mains se creusa la poussière,
Pour rejeter la route.
Dans les rues les chars se pressèrent ;
Lentement se hâta le tonnerre ;
L'éclair montra un bec jaune
Puis une griffe livide.
Les oiseaux se barricadèrent,
Le bétail s'enfuit vers l'étable.
Une goutte énorme tomba -
Puis ce fut comme si les mains
Retenant les barrages s'ouvraient -
Les eaux dévastèrent le ciel
Sans toucher la maison de mon père,
Sauf un arbre - fendu en quatre.

Emily Dickinson (1830 - 1886)
Traduit de l'anglais (E.-U.) par Forgue. *Poèmes*, Aubier, 1998.

Soir d'été

C'est le vent qui les appelle

Dehors les enfants ravis
Rattrapent les linges

Grondement sans noirceur
Malgré la porte bousculée

Quand c'est le vent
Et pas la peur

Bien des visages légers
Pourraient se lancer des baisers

Les enfants rentrent en riant car tout était à l'envers
Mais rien n'est perdu
C'est même chaud !

Voluptueuse redressée, la nuit a voulu envahir autrement

Appuyée sur le vent la poussant

Pas d'orage,
L'énorme spectacle de la douceur ensemble

Ariane Dreyfus (1958 - ...)
Iris, c'est votre bleu, Castor astral, 2008

Il pleut

Averse averse averse averse averse averse
pluie ô pluie ô pluie ô ! ô pluie ô pluie ô pluie !
gouttes d'eau gouttes d'eau gouttes d'eau gouttes d'eau
parapluie ô parapluie ô paraverse ô !
paragouttes d'eau paragouttes d'eau de pluie
capuchons pèlerines et imperméables
que la pluie est humide et que l'eau mouille et mouille !
mouille l'eau mouille l'eau mouille l'eau mouille l'eau
et que c'est agréable agréable agréable
d'avoir les pieds mouillés et les cheveux humides
tout humides d'averse et de pluie et de gouttes
d'eau de pluie et d'averse et sans un paragoutte
pour protéger les pieds et les cheveux mouillés
qui ne vont plus friser qui ne vont plus friser
à cause de l'averse à cause de la pluie
à cause de l'averse et des gouttes de pluie
des gouttes de pluie et des gouttes d'averse
cheveux désarçonnés cheveux sans parapluie

Raymond Queneau

L'Instant fatal, Aux Nourritures Terrestres,1946

La nuit monte

J'ai bien observé comment cela se passait

Quand le soleil est couché

C'est la mer qui s'assombrit

Le ciel conserve encore longtemps une grande clarté

La nuit monte de l'eau et encercle lentement tout l'horizon

Puis le ciel s'assombrit à son tour avec lenteur

Il y a un moment où il fait tout noir

Puis le noir de l'eau et le noir du ciel reculent

Il s'établit une transparence éburnéenne avec des reflets dans l'eau et des poches obscures au ciel

Puis le Sac à Charbon sous la Croix du Sud

Puis la Voie Lactée

Blaise Cendrars (1887 – 1961)

Revue Montparnasse n° 49, février-mars 1927

Feuilles de route III, dans *Poésies complètes*, Denoël 2005

On voit

On voit les écoliers courir à grands cris
dans l'herbe épaisse du préau.

Les hauts arbres tranquilles
et la lumière de dix heures en septembre
comme une fraiche cascade
les abritent encore de l'énorme enclume
qui étincelle d'étoiles par-delà.

Philippe Jaccottet (1925 – 2021)

Extrait de *On voit*, paru dans *Argile*, XI, 1976.

Recueilli dans *Pensées sous les nuages*, Gallimard, 1983.

Il avait si peur de la nuit

Il avait si peur de la nuit
qu'il courut s'abriter
dans le verger
et la nuit le suivait.
Il sauta le ruisseau,
traversa la forêt
et la nuit le touchait.
Il se blottit dans le gîte d'un lièvre.
Tout près, tout près,
la nuit contre lui tremblait.
Il s'enferma dans le bleu d'une étoile,
dans le cri d'une effraie
et tendrement la nuit l'embrassait.

Alors, il ferma les yeux à demi
et la nuit fut en lui.

André Rochedy (1942-2006)
Descendre au jardin, Cheyne, 1987

La nuit

Elle est venue la nuit de plus loin que la nuit
A pas de vent de loup de fougère et de menthe
Voleuse de parfum impure fausse nuit
Fille aux cheveux d'écume issus de l'eau dormante

Après l'aube la nuit tisseuse de chansons
S'endort d'un songe lourd d'astres et de méduses
Et les jambes mêlées au fuseau des saisons
Veille sur le repos des étoiles confuses

Sa main laisse glisser les constellations
Le sable fabuleux des mondes solitaires
La poussière de Dieu et de sa création
La semence de feu qui féconde les terres

Mais elle vient la nuit de plus loin que la nuit
A pas de vent de mer de feu de loup de piège
Bergère sans troupeau glaneuse sans épis
Aveugle aux lèvres d'or qui marche sur la neige

Claude Roy (1915-1997)

L'Enfance de l'art, Fontaine, Alger, 1942 (Gallimard)

Ils viennent

Ils viennent sur les marches du matin
les bras chargés de la fraîcheur des fins d'orage
ils viennent ils nous appellent
ils nous disent que là tout près
au versant des falaises
c'est déjà la lumière
l'immensité du jour

Mais nous regardons ailleurs
nous inventons des ordres
des travaux des contraintes
des urgences

Pour échapper à leur silence
à leur vérité muette
à leur entrée dans l'évidence

Jean de Chauveron (1933 - 2020)

Le don du secret, Folle Avoine, 2003

Le ciel est par-dessus le toit

Le ciel est, par-dessus l**e** toit,
Si bleu, si calme !
Un arbr**e**, par-dessus le toit
Berc**e** sa palme.
La cloch**e** dans l**e** ciel qu'on voit
Douc**e**ment tinte.
Un oiseau sur l'arbr**e** qu'on voit
Chant**e** sa plainte.
Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,
Simple et tranquille.
Cette paisibl**e** rumeur-là
Vient d**e** la ville.
- Qu'as-tu fait, ô toi que voilà,
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà
De ta jeunesse ?

Paul Verlaine (1844 - 1896)

Sagesse, 1881

Chant de nourrice

Pour endormir Madeleine (extrait)

[…]

Dors, mon petit, pour que demain arrive.
Si tu ne dors pas, petite âme vive,
Demain, le jour le plus gai,
Demain ne viendra jamais.

Dors, mon petit, afin que l'herbe pousse,
Ferme les yeux ; les herbes et la mousse
N'aiment pas, dans le fossé,
Qu'on les regarde pousser.

Dors, mon petit, pour que les fleurs fleurissent,
Les fleurs, qui, la nuit, se parent, se lissent,
Si l'enfant reste éveillé,
N'oseront pas s'habiller.

Mais, s'il dort, les fleurs, en la nuit profonde,
N'entendant plus du tout bouger le monde,
Tout doucement, à tâtons,
Sortiront de leurs boutons... [...]

Et quand à la fin toutes seront prêtes,
En robes de noces, en habits de fête,
Alors, d'un pays lointain,
Arrivera le matin.

Marie Noël (1883 - 1967)

Les Chansons et les Heures, 1920

Poème au soleil

J'ai libéré le jour
de sa cage d'émeraude
comme une source vive
il glissa de mes doigts.

J'ai libéré la nuit
de la tombe de l'onde
comme un manteau de pluie
elle retomba sur moi.

J'ai libéré le ciel
de son lit d'amarantes
dans un éclair d'orgueil
il s'envola en roi.

J'ai lancé le soleil
sur la scène du monde
l'ombre était si profonde
qu'il devint hors-la-loi.

Assia Djebar (Fatima Zohra Imalayène, 1936-2015)
Poèmes pour l'Algérie heureuse, S.N.E.D., 1969 (1956)

Saisons

à Christophe

Si je dis
les corbeaux font la ronde
au-dessus du silence
Tu me dis c'est l'hiver

Si je dis
les rivières se font
blanches
en descendant chez nous
Tu me dis le printemps

Si je dis
les arbres ont poussé
leurs millions de soleils
Tu me dis c'est l'été

Si je dis
les fontaines sont rousses
et les chemins profonds
Tu me diras l'automne

Mais si je dis
le bonheur est à tous
et tous sont heureux
Quelle saison diras-tu ?
Quelle saison des hommes ?

Jean-Pierre Siméon

A l'Aube du buisson, Cheyne, 1985

Le printemps

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vêtu de brod**e**rie,
De soleil luisant, clair et beau.
Il n'y a bêt**e** ni oiseau,
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie.
Rivièr**e**, fontaine et ruisseau
Port**e**nt, en livré**e** jolie,
Goutt**e**s d'argent, d'orfèvrerie ;
Chacun s'habill**e** de nouveau :
Le temps a laissé son manteau.

Charles d'Orléans (1394-1465)

Rondeaux, ~1450 (Adaptation de J.-P. Foucher et H. Pageot, *Le Moyen-Âge en poésie*, Gallimard, 1982)

Le printemps

(*orthographe de l'époque*)

Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de brouderie,
De soleil luyant, cler et beau.

Il n'y a beste, ne oyseau,
Qu'en son jargon ne chant ou crie :
Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent, en livrée jolie,
Goutte d'argent, d'orfaverie,
Chascun s'habille de nouveau.
Le temps a laissié son manteau.

Charles d'Orléans (1394-1465)

Rondeaux, ~1450

Qui se souviendra…

Qui se souviendra que la cerise
fut une fleur ?

Qui dira que l'arbre fut un
bouquet qui dépassa
l'entendement du monde ?

N'est-il pas de tocsin pour
nous avertir de cette mort qui
vient par la beauté ?

François Jacqmin

Extrait de « Le printemps », *Les Saisons*, Phantomas, 1979

Le port

Un même automne
a frappé les voiliers.
Puis l'hiver, comme nous.
Terre froide, azur, mort.

Maintenant, sur le flanc,
déhanchés, ils reposent :
le mât sans une feuille,
le vent les abandonne.

Et nous penchés,
hésitant dans la rue,
rencognés sur les chaises,
comme eux, craignant l'hiver.

Philippe Delaveau (1950 - ...)

Ce que disent les vents, Gallimard, 2011.

Chanson pour les enfants l'hiver

Dans la nuit de l'hiver
Galope un grand homme blanc.
C'est un bonhomme de neige
Avec une pipe en bois,
Un grand bonhomme de neige
Poursuivi par le froid.
Il arrive au village.
Voyant de la lumière
Le voilà rassuré.
Dans une petite maison
Il entre sans frapper,
Et pour se réchauffer,
S'assoit sur le poêle rouge,
Et d'un coup disparaît
Ne laissant que sa pipe
Au milieu d'une flaque d'eau,
Ne laissant que sa pipe
Et puis son vieux chapeau.

Jacques Prévert (1900 - 1977)
Histoires, Gallimard, 1946

Car en juin le tilleul

Car en juin l**e** tilleul embaumait la cour du boucher,

Et tandis qu**e** les jeun**e**s gens grimpaient en haut de
l'arbre,

On dépliait les draps ou des napp**e**s sur le pavé

Pour recueillir les fleurs qui semblaient tomber des étoiles

Et par grapp**e**s couleur de l'eau des rivièr**e**s. C'était

Un**e** nuit blanch**e** comme un coloss**e** de neig**e** chaude

Sucrée, et mon pèr**e** chantait des airs d'opérette, et

Ma mère éclaboussait partout de ses mots en cascade.

On m'embrassait. On m'app**e**lait au milieu. J'étais seul

Devant la lun**e** rond**e** comme un bol plein de tilleul.

Jacques Réda (1929 - ...)

L'herbe des talus, Gallimard, 1984

Demain

Âgé de cent mille ans, j'aurais encor la force
De t'attendre, ô demain pressenti par l'espoir.
Le temps, vieillard souffrant de multiples entorses,
Peut gémir : Le matin est neuf, neuf est le soir.

Mais depuis trop de mois nous vivons à la veille,
Nous veillons, nous gardons la lumière et le feu,
Nous parlons à voix basse et nous tendons l'oreille
À maint bruit vite éteint et perdu comme au jeu.

Or, du fond de la nuit, nous témoignons encore
De la splendeur du jour et de tous ses présents.
Si nous ne dormons pas c'est pour guetter
l'aurore
Qui prouvera qu'enfin nous vivons au présent.

Robert Desnos (1900-1945)

Composé en 1936-1937

État de veille, 1943. *Destinée arbitraire*, Gallimard, 1975

On est là, en équilibre

On est là, en équilibre.
La lumière est traversée
d'ombres brèves. On reste encore
pour l'espace, pour les branches,
pour l'ombre bleue, pour le merle,
pour les visages un instant
dans le jour sans nom. Pour ce
qui ne revient pas. On reste
encore pour ce qui vient.

Jacques Ancet (1942 - …)

Journal de l'air (1999-2000), Arfuyen, 2008.

η

Dis

à

ton cœur

Dis à ton cœur

de n**e** pas battr**e** si vite,

les lilas blancs surgiront des ténèbres

et il se f**e**ra un grand calme clair.

André Rochedy (1942-2006)
L'enfant du songe, l'arbre à paroles, 2001

Je suis une enfant des fées

Je cours contre le vent,
les branches m'agressent.
Je cours, je ne sens rien
ni les griffes aiguës des épineux,
ni le froid de novembre.
Mes cheveux flottent
comme un drapeau.
Mes pensées s'entrechoquent,
mon souffle s'affole.
Je ne veux pas que l'on m'enferme.
J'ai peur des murs et des barreaux.
Je suis une enfant des fées.
Je voudrais m'envoler,
être un oiseau.
Je cours, je cours,
je bats des ailes,
je vole, oui, je vole, je...
je tombe...
l'herbe me recueille.
Je ne veux pas que l'on m'enferme.
Je suis une enfant des arbres,
je suis une enfant du bleu,
ne me coupez pas les ailes.

Anne-Marie Derèse (1938-...)
La Révolte des poètes, Hachette, 1998

Je ne suis plus qu'une ombre

Je ne suis plus qu'une ombre

À la face du jour

Je ne suis plus que la douleur

Et la plainte du monde

Je ne suis plus qu'épines

Et cris d'entre les ruines

Je ne suis plus que la blessure

Ouverte de ce temps

Je ne suis plus

Qu'une flûte remplie de vent

Anne Perrier (1922-2017)
Le Joueur de flûte, Empreintes, 1994.

Le feu

Il est sur la lande
au ventre du bois…
Le feu se demande
Jusqu'où il ira.

Et le feu s'en va
mener sarabande.
Le feu dans les brandes
avance à grands pas.

Sa flamme gourmande
avale tout bas
les maisons, l'offrande
des bûches en tas.

Ô feu, mon beau feu,
vite… écoute-moi :
Des hommes sont là
pour que tu te rendes.

Ô feu, mon beau feu,
Je te tends les bras.
Viens… la place est grande.
Mais déjà tu grondes…

Le feu est en moi !

Micheline Dupray (1927-…)

La Révolte des poètes, Hachette, 1998

L’espérance

L’espérance

Tient dans le creux de la main

Comme une larme mais si fraîche

Qu’elle pourrait suffire au monde

Si toutes les eaux s’en allaient

Anne Perrier (1922 – 2017)
Le Joueur de flûte, Empreintes, 1994.

L'espérance

J'ai ancré l'espérance
Aux racines de la vie
Face aux ténèbres
J'ai dressé des clartés
Planté des flambeaux
A la lisière des nuits

Des clartés qui persistent
Des flambeaux qui se glissent
Entre ombres et barbaries
Des clartés qui renaissent
Des flambeaux qui se dressent
Sans jamais dépérir

J'enracine l'espérance
Dans le terreau du cœur
J'adopte toute l'espérance
En son esprit frondeur.

Andrée Chedid (1920 - 2011)

Une salve d'avenir. L'espoir, anthologie poétique, Gallimard, 2004

Je monterai la tristesse au grenier

Je monterai la tristesse au grenier
avec le parapluie cassé, la poupée borgne,
le cahier périmé, la vieille tarlatane.
Je descendrai les marches dans la robe de joie
qu'auront tissée les araignées toquées.

Il y aura de l'amour émietté au fond des poches.

*

Je rends grâce au hasard de ces trois dons

Je rends grâce au hasard de ces trois dons :
être née femme, de basse classe, de nation opprimée.

Et de ce trouble azur d'être trois fois rebelle.

Maria-Mercè Marçal (1952-1998)

Recueilli dans : *Trois fois rebelle*, traduit du catalan par Annie Bats, éditions Bruno Doucey, 2013.

La nuit n’est jamais complète

La nuit n’est jamais complète.
Il **y** a toujours, puisque j**e** l**e** dis,
Puisqu**e** j**e** l’affirme,
Au bout du chagrin
Un**e** fenêtre ouverte,
Un**e** fenêtre éclairée,
Il **y** a toujours un rêv**e** qui veille,
Désir à combler,
Faim à satisfaire,
Un cœur généreux,
Un**e** main tendue,
Un**e** main ouverte,
Des yeux attentifs,
Un**e** vie, la vie à se partager.

Paul Éluard (1895-1952)

Derniers poèmes d’amour

Ce qu'il faudrait

à Simon

Le soir
il faudrait tirer le ciel
comme une nappe

le laver le plier
le serrer dans l'armoire
avec son soleil ses oiseaux
ses feuilles de lumière

le garder bien à soi
comme un lac de silence

et quand viendrait le jour
s'en faire un vêtement
pour grandir

Jean-Pierre Siméon (1950-...)

A l'aube du buisson, Chêne, « Poèmes pour grandir », 1985

La différence

Pour chacun une bouche deux yeux
deux mains deux jambes
Rien ne ressemble plus à un homme
qu'un autre homme
Alors
entre la bouche qui blesse
et la bouche qui console
entre les yeux qui condamnent
et les yeux qui éclairent
entre les mains qui donnent
et les mains qui dépouillent
entre le pas sans trace
et les pas qui nous guident
où est la différence
la mystérieuse différence ?

Jean-Pierre Siméon (1950-…)

La nuit respire, Cheyne, 1997

Au salon

Du monde des visions nocturnes
Nous – les enfants – sommes rois.
Les ombres longues descendent,
Les lanternes brillent derrière les fenêtres,
Le haut salon s'obscurcit,
Les miroirs aspirent leur tain…
Pas une minute à perdre !
Quelqu'un sort du coin.
Au-dessus du piano noir, tous deux
Nous nous penchons et la peur approche,
Enveloppés dans le châle de maman
Nous pâlissons sans oser un soupir.
Allons voir ce qui se passe
Sous le rideau des ténèbres ennemies.
Leurs visages sont devenus noirs, –
De nouveau nous sommes vainqueurs !
Nous sommes les maillons d'une chaîne magique

Et dans la bataille ne perdons jamais courage.
Le dernier combat est proche,
Et périra le royaume des ténèbres.
Nous méprisons les adultes
Pour leurs journées mornes et simples…
Nous savons, nous savons beaucoup
De ce qu'ils ne savent pas.

1908 – 1910

Marina Tsvétaïeva (1892-1941)

Le ciel brûle/ Tentative de jalousie, Gallimard, 1999,
traduit du russe par Pierre Léon et Ève Malleret.
Ecrit quand elle avait environ 16 ans.

Dictionnaire

Acquis : reçu ou acheté.

Affolent (s'): Deviennent fous, s'agitent, se dépêchent.

Amarantes : Plantes au fleurs d'un rouge velouté.

Amassées : Réunies en grande quantité, entassées.

Ambre (gris) : Formé dans l'intestin des cachalots, il servait à la composition de nombreux parfums.

Âme : Ce qui nous donne la vie, le mouvement, la pensée, l'amour.

Amer : Qui laisse un goût désagréable.

Anagramme : Une anagramme — du grec ἀνὰ [ana], « en arrière, en sens contraire », et γράμμα [gramma], « lettre » — est un mot (ou groupe de mots) obtenu en changeant de place les lettres d'un premier mot.

Ancré : Accroché comme par une ancre de bateau.

Apaisées : Maintenant en paix.

Archer : Celui qui tire des flèches avec un arc.

Artillerie : Partie de l'armée responsable des canons et obusiers.

Assouvir : Satisfaire complètement.

Assyriens : Peuple ancien de Mésopotamie qui bâtit un royaume puissant puis le premier grand empire autour de la ville d'Assur (aujourd'hui en Irak). Ils apparaissent dans la Bible des Juifs et des Chrétiens.

Aube : Moment où la blanche lumière du soleil levant commence à chasser le noir de la nuit.

Aurore : Moment qui suit l'aube (la première et blanche lumière), où l'horizon se teinte de couleurs, juste avant le lever du soleil.

Autos : Automobiles, voitures.

Avenues : Rues principales, généralement très large et droites, conduisant à un endroit de la ville.

Avirons : Grandes rames.

Azur : Le ciel (désigné par sa couleur bleue).

Bâbord : Côté gauche d'un bateau quand on regarde vers l'avant.

Bagdad : Ville, aujourd'hui en Irak, qui fut il y a mille ans la capitale du grand empire des Abassides. Son souvenir merveilleux a été transmis par les contes des Mille-et-unes-nuits.

Barbaries : Actions inhumaines, cruelles, qui ne respectent pas les lois que nous connaissons.

Bâtiment : Construction servant d'abris. Désigne aussi certains bateaux : navire de guerre ou grand navire de commerce.

Bise : Une toile bise ou un pain bis est d'un gris foncé, grisâtre.

Bonhomie : Caractère d'un bon homme, simple, bienveillant et un peu ridicule.

Boulevards : Larges routes d'une ville, souvent à l'emplacement des anciens remparts (murs).

Brandes : Arbustes aussi appelés bruyères, qui poussent sur des terrains secs.

Bribes : Petits morceaux qui restent.

Broderie : Décoration avec des fils (de coton, soie, or, argent ou laine) passés à l'aide d'une aiguille sur un tissu marqué d'un dessin.

Brûle gueule : Petite pipe pour fumer du tabac.

Châle : grand tissu, souvent en laine, porté sur les épaules, parfois autour du cou ou sur la tête à la manière d'un voile.

Choyer : Entourer de soins attentifs, de grande tendresse. Synonymes : câliner, dorloter.

Clapier : Cabane où on élève des lapins

Clartés : Choses claires, sources de lumière.

Clocheton : Petit clocher

Clos : Fermé(s). Mots de la même famille : clôture, cloitre.

Colosse : Statue d'une grandeur extraordinaire, comme le colosse de Rhodes, statue du dieu soleil de 30 mètres de haut, bâtie à l'entrée du port de cette ville grecque.

Complice : Personne qui aide à faire une action.

Constellation : Etoiles regroupées par leurs observateurs en une certaine forme.

Coteau : Pente d'une colline ou d'un plateau.

Couvre-feu : A partir du Moyen-Âge c'était une obligation, signalée par une sonnerie de cloches, de couvrir ou d'éteindre les feux dans les maisons, construites en bois, pour éviter les incendies. C'est devenu une interdiction de circuler dans la rue à certaines heures, souvent la nuit, par exemple en temps de guerre.

Cresson : Plante aux belles feuilles vertes et rondes qu'on mange en salade.

Crinière : Chez un animal c 'est l'ensemble des poils (nommés crins) plus longs que sur le reste du corps, qui poussent le long du cou (de l'encolure).

Déhanché : Dont le mouvement des hanches fait pencher anormalement le corps sur le côté.

Dépérir : Aller vers sa fin, mourir.

Dépouille : Peau d'animal mort. [Peut aussi désigner le corps humain après la mort, comme un vêtement quitté.]

Désaccordés : Comme les cordes d'un instrument de musique qui, mal tendues, sonnent faux quand elles sont jouées ensemble.

Dévastèrent : Détruisirent complètement, firent le vide.

Dires : Paroles dites.

Durable : Qui dure longtemps.

Eau croupie : Eau qui ne circule pas, dans une mare par exemple, et qui est devenue dangereuse pour la santé.

Éburnéenne : Qui a la couleur de l'ivoire (dont sont faites les défenses d'éléphant).

Effraie : Chouette au cri sinistre, nichant dans les ruines, les greniers, les clochers et se nourrissant de petits rongeurs et oiseaux.

Embaumer : Remplir d'une odeur agréable.

Embruns : Pluie fine de petites gouttes d'eau enlevées par le vent du haut des vagues ou formée par les vagues qui se brisent.

Emeraude : Pierre précieuse, transparente et généralement d'un vert intense.

Enraciner : Fixer solidement, comme une plante dans le sol avec ses racines.

Entorse : Etirement douloureux des parties molles qui entourent une articulation du corps. Peut signifier aussi : détourné de son vrai sens.

Epars : Dispersés, éparpillés. Des chemins épars semblent avoir été tracés au hasard, ne mener nulle part.

Exilé : Rejeté loin de son pays (ici le ciel).

Extrême-Orient : Les pays d'Asie qui sont les plus loin de la France en direction de l'est (du côté où le soleil se lève).

Fendu : Séparé en plusieurs parties par un choc.

Fidèle : Qui respecte ses engagements, ses promesses.

Flairent : Reniflent quelque chose pour le reconnaître. Dans le poème de Siméon les chiens flairent peut-être le reflet des étoiles dans les flaques d'eau ou bien ils reconnaissent quelque chose des étoiles dans la pluie venue elle-aussi du ciel.

Flambeaux : Choses qui éclairent en brulant (torches, bougies).

Flatteur : Qui flatte, qui adresse des compliments exagérés à quelqu'un pour être bien vu de lui.

Forge : Atelier où l'on travaille les métaux à l'aide du feu et du marteau.

Frayer (se) **:** Ouvrir (une voie) en piétinant et/ou en repoussant les obstacles. « Elle se fraie un chemin ».

Franc : Libre.

Frangé : Comme les bordures décoratives d'un tissu avec leurs fils ou rubans qui pendent.

Frondeur : Qui s'oppose à un pouvoir, comme l'homme armé d'une fronde (arme permettant de lancer violemment une pierre).

Fructifier : Donner du fruit. Produire un effet heureux.

Fugace : Qui dure peu ou qui s'enfuit. Mots de la même famille : fuguer, fugue, fugitif.

Fuseau : Petite toupie allongée qui sert à fabriquer le fil à partir de la laine.

Gauche : Contraire de droit, maladroit.

Gémir : Se plaindre sans mot dans la souffrance.

Gentiane : Plante aux fleurs souvent bleues, qui servent aux parfums et aux alcools.

Gibier : Les animaux sauvages chassés sur terre pour leur viande.

Gîte : Abris où dort le lièvre.

Glaïeuls : Plantes dont les feuilles ressemblent à des glaives (sortes d'épées, d'où vient le nom « glaïeul ») et les nombreuses et grandes fleurs poussent en épi.

Glaneuse : Qui ramasse dans un champ les épis ayant échappé aux moissonneurs.

Gondoler : Se gonfler, se courber, par exemple un métal fin sous l'effet de la chaleur.

Gouffre : Grand tourbillon dans la mer, provoqué par la rencontre de deux courants de sens contraires.

Goutte (je n'entends goutte) : « Je ne comprends rien (pas même une goutte) »

Grappe : Ensemble de fleurs ou fruits accrochés les uns aux autres, comme les grains de raisin.

Haillons : Vieil habit pauvre et usé.

Harfleur : Ville de Normandie.

Hâta (se) : (se) dépêcha.

Hennir : Crier (pour un cheval).

Herborisateur : Celui qui récolte des herbes, des plantes, pour les connaître, les collectionner ou guérir.

Hôte : Personne ou animal accueilli quelque part. [Ce mot peut aussi désigner la personne qui accueille.]

Houlette : Bâton utilisé par la bergère ou le berger pour diriger son troupeau.

Huées : Cris.

Hyacinthe : Pierre fine de couleur brun orangé ou rougeâtre.

Inaltérable : Que rien ne peut changer ou abîmer.

Inapaisée : Qui ne retrouve plus la paix, la tranquillité.

Indicible : Qu'on ne peut pas dire, pas décrire.

Indolent : Qui évite de se donner de la peine, agit avec lenteur et mollesse.

Infirme : Personne qui a le corps faible, qui se déplace avec difficulté ou auquel il manque un membre (jambe, bras).

Infusés : Comme le thé ou les plantes des tisanes plongés dans une eau chaude pour lui donner du goût.

Insolation : Exposition au soleil qui peut provoquer un malaise quand elle est prolongée.

Ipomée : Plante cousine du liseron qui grimpe sur des tiges de bambou ou des grillages et donne de belles fleurs.

Jargon : Langue spéciale que les autres ne comprennent pas.

Lande : Terre sans forêt ni champ où poussent des plantes sauvages et de rares arbres.

Lieues : Ancienne mesure de distance (comme aujourd'hui les kilomètres).

Livide : Couleur d'une personne malade, entre le bleu et le noir ou bien très pâle.

Livrée : Vêtement qu'un seigneur faisait porter à ses serviteurs et qui rappelait les couleurs et dessins de son bouclier.

Lorgnette : Ancêtre des jumelles, elle grossit les objets observés. Du verbe « lorgner » : regarder avec curiosité.

Lucides : Qui voient clairement les choses comme elles sont. Qui laissent passer la lumière.

Luisant : Brillant.

Luit : Emet de la lumière.

Luzerne : Plante cultivée pour nourrir le bétail (vaches, chevaux...). Les fleurs de trèfle et de luzerne donnent ces couleurs roses et jaunes aux prés.

Macumba : Religion proche de la religion vaudou, pratiquée surtout au Brésil, avec des rites magiques bien connus des peuples noirs de la Caraïbe et des Amériques.

Maint : Plusieurs.

Manche : Mer qui sépare la France de l'Angleterre.

Marronnier : Arbre qui a pour fruit le marron.

Marteler : Frapper avec un marteau pour donner une forme.

Mea culpa : Ma faute. C'était la formule en latin par laquelle on commençait la confession (l'aveu) de ses péchés (fautes morales) à un prêtre catholique à l'époque de Jacques Prévert.

Mélisse : Plante qui sent le citron et a goût de menthe.

Menace : Annonce d'un mal qui va arriver.

Mendiant : Personne qui demande de quoi vivre.

Mésange : Oiseau de petite taille.

Meuse : Nom d'un fleuve du nord-est de la France.

Mijoter : Faire cuire ou bouillir lentement.

Milans : Oiseaux rapaces (au bec en crochet et aux doigts qui serrent avec force) de la famille des faucons.

Mirent : Regardent. Du verbe « mirer ». Mots de la même famille : miroir, admirer, mirage, miracle.

Musaraigne d'eau : Cousine de la taupe et du hérisson elle plonge dans les rivières pour manger des larves d'insectes, des escargots, des grenouilles.

Naguère : Autrefois.

Natal (pays) : pays de sa naissance.

Noces : Mariage.

Noyer : Arbre dont les fruits sont les noix.

Nue : Nuage.

Nuées : Grands nuages qui annoncent la pluie ou l'orage.

Obus : Objet creux rempli d'explosif, projeté sur l'ennemi pendant une guerre.

Offrande : Don que les fidèles offrent à leur dieu pour l'honorer ; cadeau fait à quelqu'un pour lui montrer son attachement. Mots de la même famille : offrir, offert.

Onde : Mer.

Opérette : Pièce de théâtre avec des parties chantées, petit opéra-comique.

Orfèvrerie : Fabrication d'objets en métaux précieux finement travaillés.

Orgueil : Amour excessif de soi-même, qui fait que l'on se juge supérieur aux autres.

Oriental : De l'Orient, des terres situées à l'est.

Ourler : Coudre un ourlet, un pli sur les bords pour éviter que le tissu ne s'effile.

Paisible : En paix.

Pape : Dans la religion des Chrétiens (ceux qui suivent Jésus) catholiques, c'est l'évêque (prêtre responsable) de la ville de Rome. Les autres évêques catholiques le reconnaissent comme le plus important d'entre eux.

Parent (infinitif : parer) : S'habillent avec soin, élégance. Mot de la même famille : parure.

Pays : pour Ramuz c'est le Pays-de-Vaud, en Suisse, où l'on parle français.

Phénix : Oiseau de légende, à la longue vie, qui avait le pouvoir de renaître de ses cendres. Se dit d'un être exceptionnel.

Piteusement : D'une manière qui fait pitié.

Plainte : Qui exprime la douleur, la tristesse .

Poêle : Appareil de chauffage, fermé, dans lequel on brûle du bois (ou autre chose). Sa chaleur chauffe la pièce.

Poli : Rendu lisse et brillant.

Prospères : Se portent bien, mangent à leur faim, grandissent et grossissent.

Puis (je ne) : Je ne peux pas.

Puise : Prends de l'eau au fond d'un puits.

Pustuleux : Qui a des pustules, des blessures de la peau qui se soulève comme un bouton rempli d'un liquide blanc ou jaune nommé « pus ».

Rabot : Lame insérée de biais dans un support de bois ou de métal. Il est utilisé pour rendre un morceau de bois plus plat ou plus mince.

Radieux : Qui émet des rayons très lumineux, qui brille beaucoup.

Raille : Moque.

Ramage : Chant d'oiseau dans les ramages (dans les rameaux, les branchages des arbres)

Ramier : Espèce de pigeon.

Rechampie : Dont on a fait ressortir les décorations en en marquant les contours ou en les peignant d'une couleur différente de celle du fond.

Récif : Rocher ou groupe de rochers à la surface de l'eau près des côtes.

Rectilignes : En ligne droite.

Réduire : Diminuer, vaincre.

Rencogné : Serré dans un coin, blotti pour se mettre en sécurité.

Rompue : Cassée. Mots de la même famille : rompre, rupture.

Roulis : Mouvement régulier du bateau qui penche par un bord puis l'autre à cause du vent ou de l'eau.

Rumeur : Ensemble de bruits, de sons, de voix qu'on a du mal à reconnaître.

S'ils me sont des étrangers : S'ils sont pour moi des étrangers.

Sac à charbon : Région la plus sombre de la Voie lactée. Nuage de gaz et de poussières. Il est situé dans un groupe d'étoiles (une constellation) nommé la Croix du Sud.

Sacrebleu : Ancien juron (gros mot) disant l'étonnement.

Salade : Plante du potager, ou bien plat mélangeant des plantes crues, ou bien mensonge.

Sarabande : Ancienne danse au rythme rapide accompagnée de castagnettes et de tambours.

Scène : Endroit où l'on présente les spectacles.

Semence : Graine.

Sésame : « Sésame, ouvre-toi » est la formule magique utilisée par le héros de l'histoire d'*Ali-Baba et les Quarante voleurs* pour ouvrir la caverne au trésor.

Shango : Dans la religion vaudou (originaire d'Afrique de l'ouest, elle a été répandue aux Caraïbes et en Amérique par les esclaves capturés en Afrique par des Européens) c'est le dieu du feu, de la guerre, du tonnerre et de la foudre.

Somnolence : état entre la veille et le sommeil. Demi-sommeil qui favorise les rêves.

Songe : Rêve.

Sort : Hasard ou destin qui déciderait des vies des êtres humains. Expressions : « Tirer au sort », « jeter un mauvais sort ».

Soulier : Chaussure qui ne monte pas plus haut que la cheville.

Source : Endroit d'où sort l'eau de la rivière.

Soyeux plumage : Plumes douces comme de la soie (fil produit par la chenille du papillon Bombyx du mûrier pour s'enrouler dans son cocon. On s'en sert pour des tissus).

Splendeur : Lumière très intense, beauté pleine de puissance et de majesté.

Surface : Extérieur (ici de la pierre).

Tain : partie métallique d'un miroir, derrière le verre, anciennement mélange de métaux, dont l'étain, et de mercure servant à améliorer le reflet. Il est aujourd'hui fait de nitrate d'argent.

Tarlatane : coton tissé en laissant de l'espace entre les fils, ce qui lui donne de la rigidité et permet de travailler des plis.

Tâtons (à) : Avec prudence et en hésitant, comme on cherche quelque chose avec ses mains dans le noir.

Teint : Couleur, aspect du visage d'une personne.

Ténèbres : Absence de lumière.

Terreau : Sol très bon pour faire pousser les plantes.

Tilleul : Arbre majestueux pouvant atteindre 30 mètres de haut. Ses feuilles vert foncé ont une forme de cœur renversé. Son écorce est lisse et argentée.

Tinter : Produire des sons aigus en frappant le métal.

Tirer parti : utiliser au mieux.

Titubant : avançant de manière mal assurée, de droite à gauche, risquant de tomber.

Tocsin : Sonnerie de cloche pour donner l'alarme en cas d'incendie, d'invasion, de catastrophe naturelle.

Vaisseau : navire, bateau.

Végéter : Vivre de manière ralentie comme une plante en donne l'impression.

Veille : Contraire du sommeil. Se dit aussi d'un moment où l'on reste éveillé volontairement pendant la nuit, par exemple pour un soldat pendant son tour de garde.

Vergers : Terrains plantés d'arbres qui donnent des fruits dont les êtres humains se nourrissent.

Vermeil : D'un rouge éclatant .

Versant : Pente d'une montagne ou bien d'une falaise (le versant est alors vertical).

Veule : Qui manque d'énergie, de courage.

Vigne vierge : plante qui grimpe sur les murs et dont les feuilles deviennent rouges en automne.

Villanelle : chanson sous forme de poème constitué d'un nombre impair de strophes de trois vers (tercets) et terminé par une strophe de quatre vers (quatrain).

Vive : Vivante et joyeuse.

Voie lactée : Galaxie qui comprend entre 200 et 400 milliards d'étoiles dont le soleil. Le soleil et la terre étant proches du bord de la galaxie, quand nous regardons vers le centre il y a tellement d'étoiles devant nos yeux que la nuit parait à cet endroit blanche comme le lait : « lactée ».

Voltigèrent : Emportées par le vent, elles restèrent en l'air, soufflées d'un endroit à l'autre.

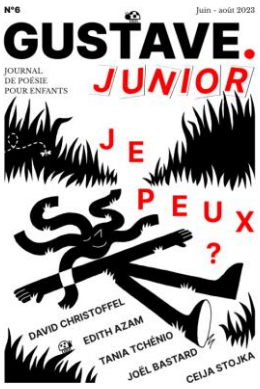
Volupté : Plaisir sensible profond.

Voluptueuse : Qui procure la **volupté**.

Zan : Marque de bonbon à la réglisse.

Zoulou : Langue du peuple zoulou qui se trouve principalement en Afrique-du-Sud.

*



Abonne-toi gratuitement à

Gustave Junior, le premier

journal de poésie pour les enfants.

gustavejunior.com

C’est quoi la poésie ?

« … si ça se reconnaît, c’est peut-être à une certaine façon de parler des choses, même les plus ordinaires : plus secrète, plus grave, plus étonnée ou plus gourmande. En prononçant chaque mot comme s’il en valait mille, comme s’il disait ce qu’il dit et soudain mille fois plus encore. […]

Prenez par exemple, le cas de la rime. On la trouve dans la poésie, oui (dans la chanson et dans la pub aussi notez bien) mais elle est aussi indispensable à la poésie que la barbe à votre grand-oncle Nestor. Sans doute qu’elle lui va bien, la barbe, à Nestor mais est-ce qu’il ne serait plus Nestor sans sa barbe ? Et si je vous dis : « Ce matin enfin Alain mon cousin a pris un bain », de la rime il y en a en veux-tu en voilà, mais de la poésie ? autant que de léopard en Laponie ! Bref, la rime, ce n’est ni bien ni mal, c’est un choix parmi cent et il y a bien d’autres façons de faire chanter la langue si c’est de chanter qu’il s’agit.

Alors, vous entends-je ronchonner, rime ou pas rime, à quoi on reconnaît le poème ? Et bien non pas à telle ou telle forme mais au fait que *ça bouge dans*

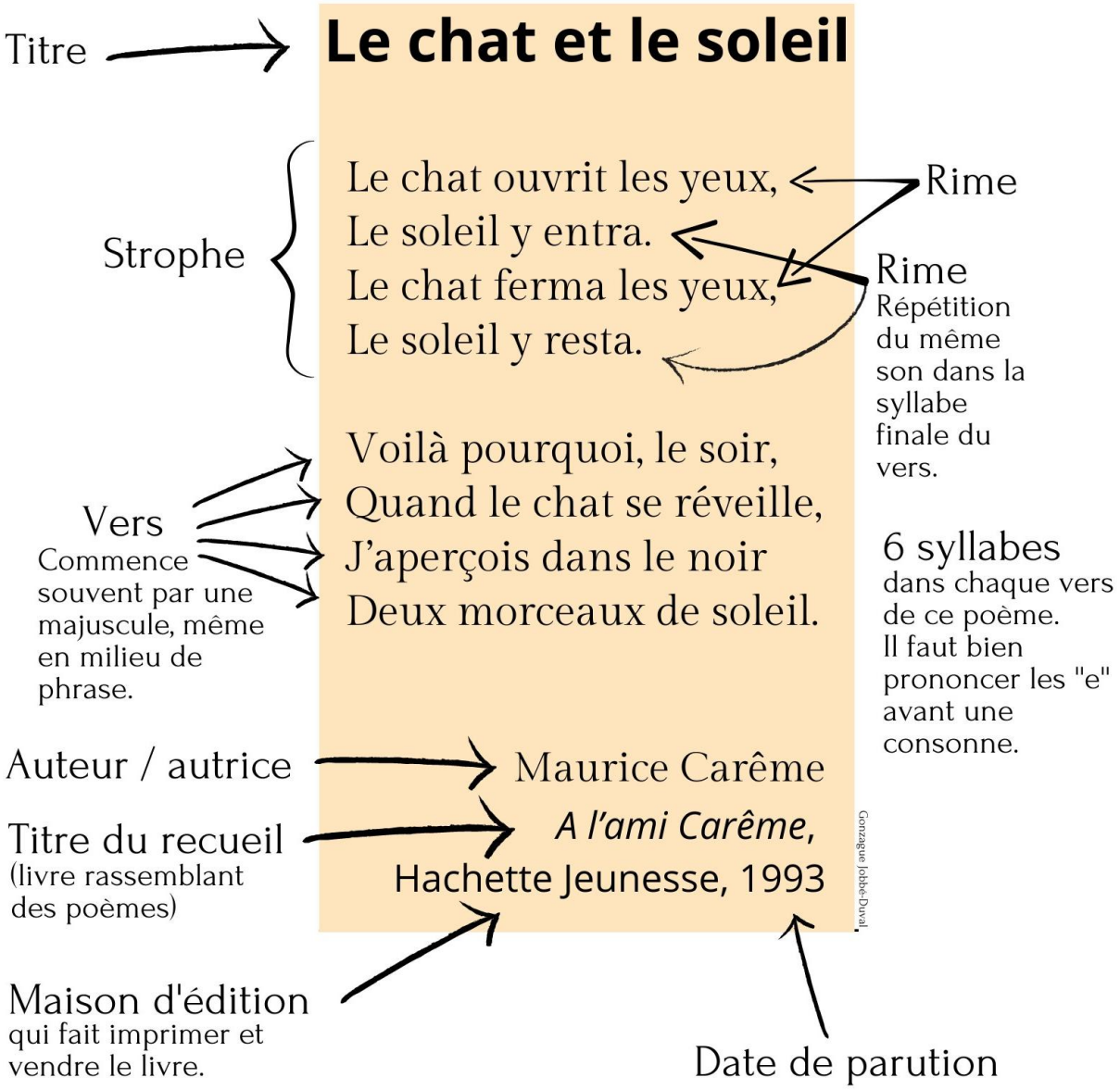
la langue. Quand la langue vous dépayse comme si vous entendiez votre propre langue comme une langue étrangère, que ça sonne neuf, bizarre *aux yeux et à l'oreille*. Bref si vous vous dîtes : « C'est bien ma langue mais je n'ai jamais vu ma langue dans cet état », probable que vous êtes en face d'un poème. C'est que dans la poésie la langue est émue, remuée de l'intérieur, et quand on est ému, on ne parle plus pareil : la voix, le rythme changent. Ceci dit, secouer les puces à la langue, ça ne suffit pas pour faire de la poésie. [...]

Le poème est comme l'être humain, secret et profond : il faut du temps, beaucoup de temps pour le connaître et bien l'aimer. Et c'est cela qui le différencie de la chanson, sa proche cousine. Il faut courir après elle, elle passe vite, vous le savez. Le poème, parce qu'il est écrit, vous laisse le temps pour chaque mot, le temps de lire dans les marges. »

Jean-Pierre Siméon

« Aïe un poète ! », *A poème ouverts. Anthologie*,
Le Printemps des poètes / Editions Points, 2008.

UN POÈME RÉGULIER EN VERS RIMÉS



UN POÈME SANS RÈGLE NI RIME

IV

...

même quand on ne parle pas

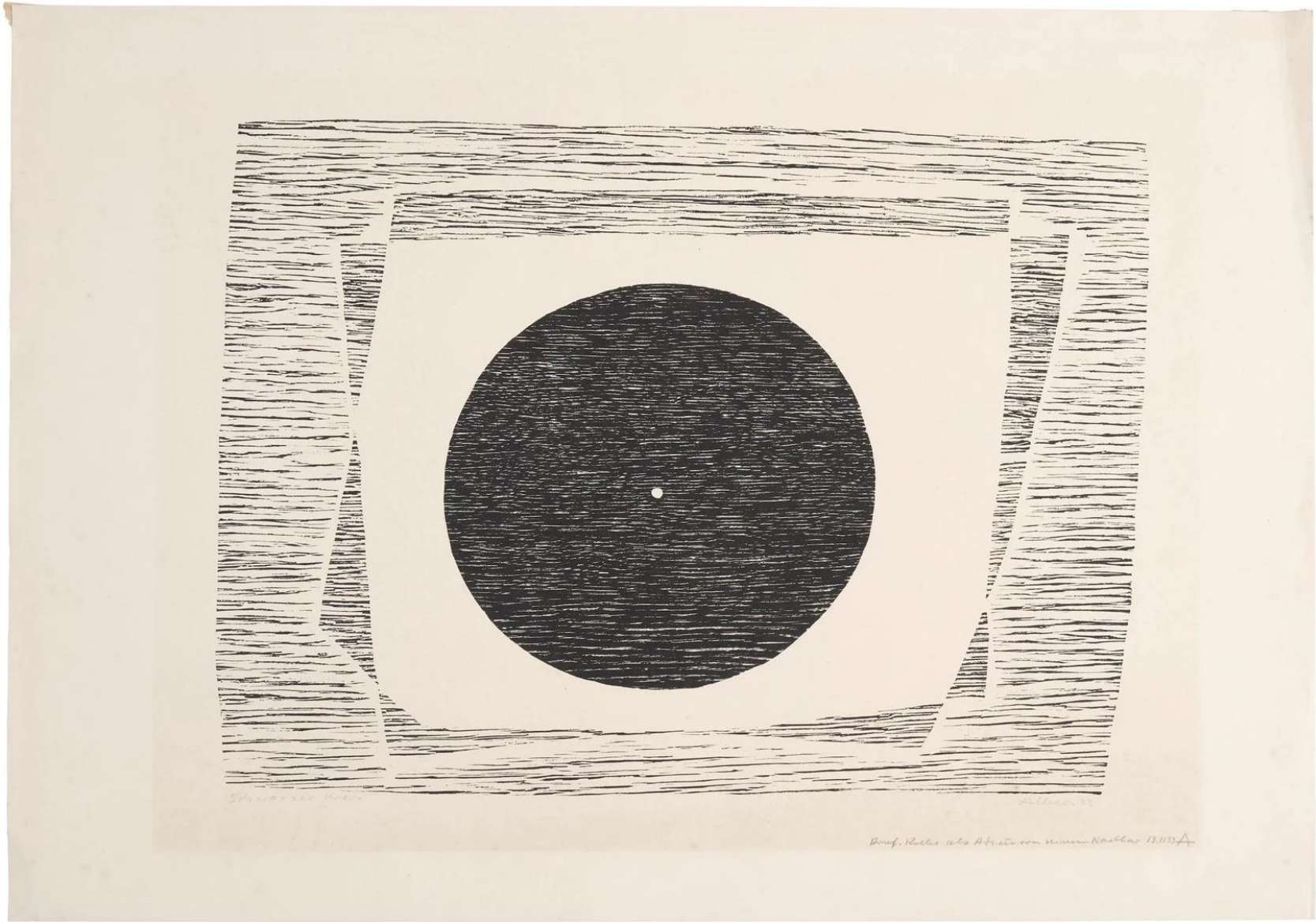
on n'est pas à l'abri

alors
autant dire ce qu'on peut
au moins les mots sont au travail

on les entend s'affairer
recoudre la nuit
faire leur besogne de nains
dans la tête

Antoine Emaz

Plaie, Tarabuste, 2009



Josef Albers, *Schwarzer Kreis* (cercle noir), 1933